

A historical black and white photograph showing a large crowd of people, mostly women, gathered in front of a grand, multi-story building. The building features a prominent clock tower with a tall, slender spire. The crowd is dense, filling the foreground and middle ground. The scene is set outdoors, with trees visible on the left and right sides of the frame.

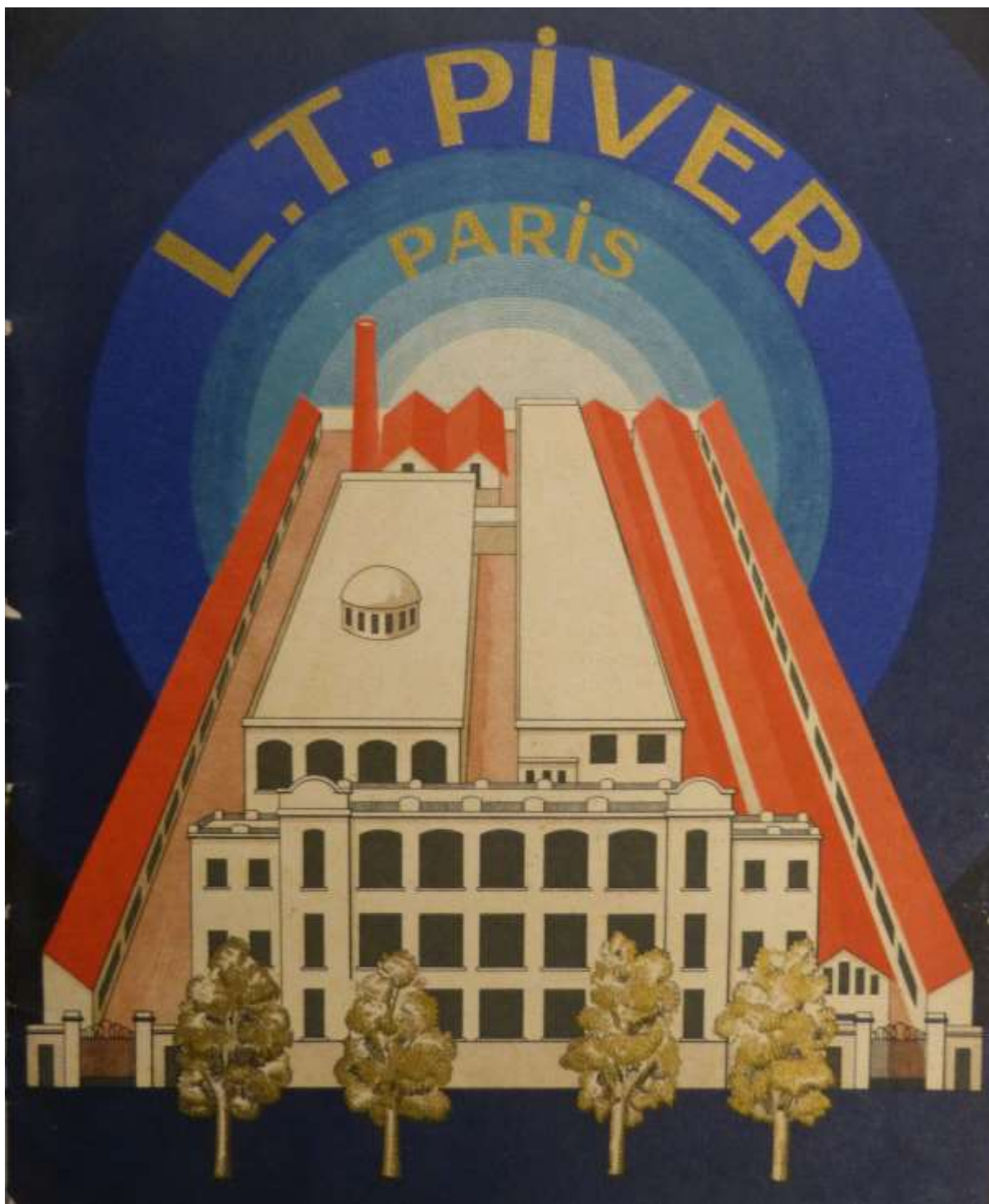
**seine · saint · denis**  
LE DÉPARTEMENT

**L'ANCIENNE USINE DE  
PARFUMERIE  
L.T. PIVER  
D'AUBERVILLIERS**

**HISTOIRE ET ARCHITECTURE**

**N°5**

**LES CAHIERS DU PATRIMOINE**



Couverture d'une brochure promotionnelle de la Maison L.T. Piver représentant l'usine d'Aubervilliers, 1926.  
© Collection Société L.T. Piver

# SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>3</b>
<b>HISTORIQUE DE LA MAISON DE PARFUMERIE L.T. PIVER (Alice Camus-Mignen).....</b>	<b>5</b>
<b>Origines et développement de la Société L.T. Piver – 1774-2022.....</b>	<b>6</b>
Louis-Toussaint Piver – 1810-1844	
Alphonse-Honoré Piver – 1844-1881	
Lucien-Toussaint Piver – 1881-1915	
Société L.T. Piver – 1919-2022	
<b>Constitution et extension de la première usine – 1865-1912.....</b>	<b>19</b>
<b>Les produits de la Maison L.T. Piver.....</b>	<b>22</b>
<b>Ancrage local.....</b>	<b>26</b>
<b>Politique sociale.....</b>	<b>27</b>
Former les apprentis aux métiers de l’artisanat	
Les femmes au sein de la Maison Piver	
<b>Les odeurs de l’usine.....</b>	<b>30</b>
<b>PLAN DE LOCALISATION DES BÂTIMENTS (Antoine Furio).....</b>	<b>32</b>
<b>DESCRIPTION HISTORIQUE ET ARCHITECTURALE DE L’USINE L.T. PIVER</b>	
<b>D’AUBERVILLIERS (Antoine Furio).....</b>	<b>33</b>
<b>L.T. Piver, la construction d’une notoriété.....</b>	<b>34</b>
<b>Aux origines de l’usine d’Aubervilliers.....</b>	<b>35</b>
<b>La première manufacture – 1869.....</b>	<b>37</b>
<b>Création d’un département « distillerie » face à l’usine – 1885.....</b>	<b>39</b>
<b>Apparition de la synthèse et premières extensions – 1907-1911.....</b>	<b>40</b>
<b>L’affirmation d’une usine de parfumerie moderne – 1919-1928.....</b>	<b>43</b>
Première tranche, 1919-1920 : atelier de verrerie et d’emballage (5), ateliers des poudres de riz (6), bâtiment administratif (7) et transformateur (8)	
Seconde tranche, 1921-1927 : atelier de cartonnage (9) et pommaderie (10)	
Troisième tranche, 1925-1928 : magasin et dépôt (11), savonnerie (12)	

<b>L'annexe du 161 avenue Jean-Jaurès – 1920-1930.....</b>	<b>55</b>
<b>De l'acmé à la restructuration – 1930-1973.....</b>	<b>55</b>
<b>Reconversion – 1974-2022.....</b>	<b>57</b>
<b>SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>59</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>64</b>

Ce cinquième *opus* des **Cahiers du Patrimoine** est consacré à l'ancienne usine de parfumerie L.T. Piver d'Aubervilliers. Par sa longévité, un siècle ; l'importance de son effectif, 1500 personnes ; la représentativité de son activité, l'industrie chimique ; son histoire sociale, celle de la condition des femmes ouvrières ; et sa qualité architecturale, ce site compte parmi les éléments du patrimoine industriel les plus emblématiques de Seine-Saint-Denis.

Identifié dès la fin des années 1980 par l'association Banlieue Nord, et proposé à la protection au titre du Plan local d'urbanisme de la Ville d'Aubervilliers par le Département de la Seine-Saint-Denis en 2004, le site n'a jusqu'alors jamais fait l'objet d'une étude historique et patrimoniale approfondie. Rapidement réaffectée en centre d'activités après sa fermeture en 1974, l'ancienne usine est restée longtemps difficile d'accès, limitant l'exploitation d'archives alors encore parcellaires.

Ce n'est qu'en 2022, au moment où le site entre dans une phase d'occupation transitoire avant reconversion, que les contraintes d'accès se sont entièrement levées. Confiés par son propriétaire, la Société de la Tour Eiffel, à la résidence artistique POUISH, les locaux de l'ancienne usine s'ouvrent aux publics et aux acteurs territoriaux. Le Service du patrimoine culturel de la Seine-Saint-Denis saisit cette opportunité pour engager une étude patrimoniale sur le site. De manière originale, le travail s'accompagne d'une démarche de médiation visant à faire découvrir l'ancienne usine de parfumerie et son univers olfactif auprès de ses occupants et des habitants du territoire.

L'histoire de la parfumerie disposant de ses experts, les recherches sur les origines de la parfumerie L.T. Piver ont été confiées à Alice Camus-Mignen, spécialiste de la discipline. Ce travail de première main complète les approches éparses ou hagiographiques auxquelles se résumait l'histoire de la Maison. Il apporte également des éléments de compréhension sur l'évolution de l'usine d'Aubervilliers, voire sur sa physionomie architecturale, dont l'étude a été réalisée parallèlement par le Service du patrimoine culturel de la Seine-Saint-Denis.

Si une première identification des sources avait été effectuée dans le cadre d'une étude foncière commanditée en 2020 par le propriétaire, celle-ci a pu être enrichie par l'exploration de nouveaux fonds documentaires et archivistiques : inventaires après décès, liquidations de successions et ventes de fonds de commerce conservés aux Archives nationales ; plans et correspondances de l'architecte Georges Roussi issus du Centre d'archives d'architecture contemporaine ; brevets d'invention tirés des collections historiques de l'INPI. Les archives de l'entreprise L.T. Piver n'ont été, quant à elles, que très partiellement consultées, faute de classement.

Afin de conserver l'intégrité du travail fourni par Alice Camus-Mignen, ce **Cahier du patrimoine** comprend deux parties distinctes mais complémentaires. La première présente

les origines et l'histoire de la société L.T. Piver, et propose des focus sur les productions de la Maison, les odeurs de l'usine, et la politique sociale de l'entreprise. La seconde partie est consacrée à l'usine d'Aubervilliers, son développement et sa description architecturale.

Une iconographie complémentaire à celle ici présentée est accessible en ligne sur la notice L.T. Piver de l'Atlas de l'architecture et du patrimoine de la Seine-Saint-Denis : [patrimoine.seinesaintdenis.fr](http://patrimoine.seinesaintdenis.fr)

Enfin, il semble nécessaire de préciser que si l'usine L.T. Piver d'Aubervilliers fait désormais partie de l'histoire du territoire, la société est, quant à elle, demeurée active. La Maison dispose d'une unité de production de parfums à Chartres et ses produits restent commercialisés.

**HISTORIQUE DE LA MAISON DE PARFUMERIE  
L.T. PIVER**

# Origines et développement de la Société L.T. Piver 1774-2022

## De la parfumerie Dissey à Louis-Toussaint Piver - 1774-1844

Louis-Toussaint Piver est né à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1787<sup>1</sup>. Son acte de baptême n'a pas été conservé. Sa famille est originaire de Seine-et-Marne. Ses parents se sont mariés en 1783 à Lady, village d'origine de l'épouse<sup>2</sup>. Son père, François-Ignace Piver, est jardinier, tout comme son grand-père. Pour autant, au moment de son mariage, il réside à l'Hôtel des Invalides, ce qui semble indiquer qu'il exerce alors son métier dans cette institution. Cela explique pourquoi les enfants du couple naissent dans la capitale. Par la suite, le père reviendra en Seine-et-Marne, à Mormans, pour devenir pépiniériste. Louis-Toussaint ne poursuit pas la même carrière que son père et décide de s'orienter vers la parfumerie. Il a certainement été placé en apprentissage auprès d'un parfumeur parisien.

À l'issue de sa formation, Louis-Toussaint Piver débute vers 1810 chez le parfumeur Pierre-Guillaume Dissey, en tant que commis marchand. Le commerce de Dissey semble alors prospère. L'inventaire de son fonds de boutique<sup>3</sup>, réalisé précisément en 1809 lors du décès de sa première épouse, fait état d'un commerce qui vend une très large gamme de produits, conformément à la plupart des parfumeries. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, le parfumeur, dont le métier trouve son origine autour du savoir-faire de la ganterie, a élargi peu à peu ses compétences pour ainsi se positionner non seulement sur la fabrication des gants, dont certains sont parfumés et colorés, mais également sur celle des produits parfumés. En menant un combat juridique tenace contre d'autres corporations, les gantiers-parfumeurs obtiennent en 1705 le monopole de la confection des produits parfumés<sup>4</sup>. Ils s'assurent ainsi un marché très lucratif, dans un contexte où le raffinement et l'étiquette en vigueur à la cour de France encouragent et même contraignent les courtisans à une consommation importante de ces produits. Dès lors, les rayons des boutiques des parfumeurs se divisent en trois fonds principaux : la ganterie, les cosmétiques et les eaux parfumées.

---

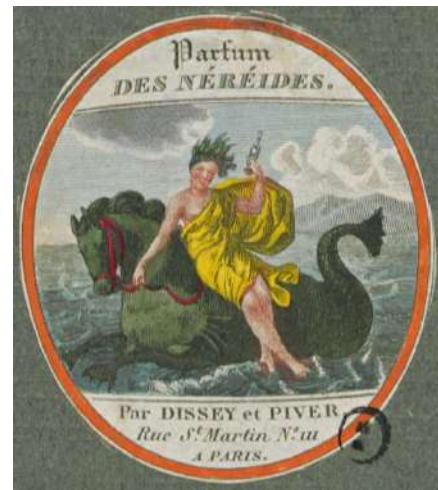
1 AN, MC/ET/XXX/1084, liquidation de la succession de Louis-Toussaint Piver, 15 mai 1877.

2 Archives départementales de Seine-et-Marne, État-civil, acte de mariage de François-Ignace Piver et Marie-Thérèse Drion, 3 mars 1783.

3 AN, MC/ET/XCIX/805, inventaire après décès de Marie-Justine Thorel, 8 août 1809.

4 « Déclaration du roy du 12 décembre 1705, portant règlement pour la communauté des maîtres marchands gantiers parfumeurs de la ville & faubourgs de Paris, vérifiée en Parlement le 22 février 1706 », dans *Statuts, ordonnances, lettres patentes, privilèges, déclarations, arrests, sentences, et délibérations...*, Paris, veuve Grou, 1748, p. 26-32.

Ainsi, Dissey propose à sa clientèle des marchandises variées : plusieurs paires de gants et mitaines, diverses eaux de senteur telles que l'eau de lavande, l'eau de rose, l'eau de mélisse, l'eau de Cologne, des eaux à usage thérapeutique telles que l'eau de la reine de Hongrie, le vinaigre des quatre voleurs, des cosmétiques comme divers rouges, la poudre à la rose, la poudre de savon, des savons Windsor et autres savonnettes, du savon de Naples liquide, des pâtes, des pommades, divers accessoires tels que des brosses à barbe en crin vendues dans leur étui, de nombreux pots, des boîtes, des peignes à sourcils, des brosses à dents, des cure-dents, des houppes, des produits destinés à parfumer l'air ambiant tels que des pastilles et des sachets de senteur, ainsi que quelques matières premières comme des fleurs de roses sèches, des fleurs d'oranger, de l'iris en poudre, de l'amidon. Les matières premières proviennent alors en très large majorité de Grasse, dont le rôle dans l'artisanat de la parfumerie



Étiquettes de l'huile de castor à la rose et du parfum des Néréides, Dissey et Piver, vers 1820  
© Ville de Paris / Bibl. Forney

n'a cessé de s'accroître depuis deux siècles. Parmi ses ustensiles et outils, on trouve deux alambics en cuivre rouge, plusieurs moulins à poudre, des mortiers et des moules à pommade. Cela indique clairement que Dissey fabrique lui-même ses produits et qu'il n'est pas un simple revendeur, même s'il joue sans doute ce rôle pour certains produits.

Pierre-Guillaume Dissey a repris depuis plusieurs années le commerce tenu par son cousin Michel Adam. Ce dernier avait fondé sa parfumerie en 1774 et l'avait installée rue Saint-Martin<sup>5</sup>. L'enseigne de « La Reine des fleurs » est représentée portée par un nuage et entourée de trois amours. Pour autant, Adam n'apparaît pas dans le registre des maîtres de la corporation édité en 1776, ce qui indiquerait qu'il bénéficie d'un statut juridique différent.

<sup>5</sup> Bruno Blondé, Natacha Coquery et al. (dir.), *Marchands et consommateurs. Les mutations de l'Europe moderne*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2005, p. 74.

La boutique de Dissey se situe au numéro 111 de la rue Saint-Martin<sup>6</sup>. Il loge avec son épouse à la même adresse. Le couple est locataire. Il investit dans la communication publicitaire et fait paraître des annonces dans le *Journal de Paris*. Ainsi, cette annonce publiée dans le numéro du 11 avril 1811<sup>7</sup>, qui loue les vertus de son « essence vestimentale » qui permet d'enlever toutes sortes de taches sur les tissus et les meubles.

Louis-Toussaint prend rapidement un rôle croissant dans la Maison. Il loge d'ailleurs sur place. Il obtient tout d'abord un intéressement aux bénéfices avant de s'associer à Dissey. L'acte de société est signé le 3 mai 1813<sup>8</sup>. Tous deux s'engagent à « la fabrication, les commerce, vente et débit de parfumerie », sous la raison sociale Dissey et Piver. Il est entendu que le commerce restera à la même adresse et que cette association est contractée pour une durée illimitée. Chacun apporte 10 000 francs au capital de la nouvelle société. Les bénéfices et les pertes sont partagés de moitié.

Quelques semaines plus tôt, Piver épouse Marie-Françoise-Alexandrine Martin, sœur de la femme de Dissey. Un contrat de mariage est réalisé par lequel Dissey fait don à son futur associé de la somme de 1 200 francs<sup>9</sup>. Ces alliances familiales viennent renforcer les liens professionnels existants. Piver et Dissey deviennent ainsi beaux-frères.

L'acte de société ne mentionne plus le nom de la boutique et, en effet, les contemporains ne semblent plus faire usage de « La Reine des fleurs ». Désormais, c'est chez Dissey et Piver que certains conseillent d'acheter divers produits parfumés<sup>10</sup>. Ils sont renommés plus particulièrement pour des cosmétiques et des savons<sup>11</sup>.

Tous deux déposent plusieurs brevets d'invention. L'un d'eux, daté du 9 mai 1818<sup>12</sup>, porte sur la composition d'une poudre de toilette qu'ils nomment « poudre favorite des sultanes ». Le 17 février 1825, Dissey, Piver et Compagnie obtiennent un certificat pour le brevet de la pommade des Francs, pour la conservation des cheveux<sup>13</sup>. Le nom de ce produit, comme l'expliquent les fabricants eux-mêmes, est une allusion à la longue chevelure des nobles francs<sup>14</sup>.

---

6 Dissey y est installé depuis au moins 1805. Cf. *Almanach du commerce de Paris...*, Paris, bureau de l'almanach, 1805, p. 125. Cependant, on ignore si Michel Adam était déjà à cet emplacement auparavant.

7 *Journal de Paris*, 11 avril 1811, n°101, n. p.

8 AN, MC/ET/XLIII/673, société entre Dissey et Piver, 3 mai 1813.

9 AN, MC/ET/XLIII/673, contrat de mariage entre Louis-Toussaint Piver et Marie-Françoise-Alexandrine Martin, 7 avril 1813.

10 Horace Raison, *Code conjugal*, Paris, J.-P. Roret, 1829, p. 200.

11 *Bazar parisien*, Paris, Au bureau du bazar parisien, 1821, pp. 170-171.

12 *Bulletin des lois du royaume de France*, Paris, Imprimerie royale, 1819, t. VII, p. 56.

13 *Bulletin des lois du royaume de France*, Paris, Imprimerie royale, 1825, 8<sup>e</sup> série, t. II, p. 291.

14 César Gardeton, *Dictionnaire de la beauté*, Paris, L. Cordier, 1826, p. 260.

Rapidement, leur commerce prospérant, ils s'agrandissent en se développant dans le bâtiment voisin, au n°113 de la rue Saint-Martin<sup>15</sup>. Cette rue constitue un des axes majeurs des parfumeries depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'artisanat du luxe auquel on rattache celui de la parfumerie, s'implante de plus en plus vers l'ouest de la capitale et plus particulièrement dans la rue Saint-Honoré, qui devient l'artère du luxe par excellence. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la rue Saint-Martin continue cependant à héberger de grands noms de la parfumerie, tels que Gervais-Chardin, qui fournit l'impératrice de Russie et la reine de Hongrie, et Muraour, qui tient un dépôt d'articles fabriqués à Grasse. De plus, Demarson, concurrent important de Dissey et Piver, ne se trouve qu'à quelques mètres de là.

La boutique regorge de produits disposés sur des tablettes de bois et dans des vases en cristal<sup>16</sup>. Auprès du comptoir, un fauteuil et plusieurs chaises sont disposés pour la clientèle. Les milliers de bouteilles de verre et les centaines de pots de faïence en stock indiquent un débit important de marchandises vendues. Le commerce exporte ses produits en France et à l'étranger : Rouen, Orléans, Blois, Nancy, Abbeville, Dijon, Compiègne, Dunkerque ainsi que Francfort, Leipzig, Amsterdam, La Haye, Utrecht, Cologne, etc. Globalement, ses exportations sont majoritairement destinées au quart nord-est de la France.

Pierre-Guillaume Dissey meurt le 27 mars 1823. Louis-Toussaint se retrouve seul à la tête du commerce. Il continue à le faire prospérer. Il poursuit la publicité dans les revues destinées à un public féminin<sup>17</sup>. Ses produits s'achètent alors auprès de divers revendeurs dans toute la France, ainsi qu'à l'étranger.

En 1823, Piver obtient le titre de parfumeur fournisseur de la cour de Charles X et, plus tard, celui de parfumeur breveté de la duchesse de Berry<sup>18</sup>.



Extrait de miel antiscorbutique composé par L.T. Piver, parfumeur breveté de sa majesté, vers 1830  
© Ville de Paris / Bibl. Forney

- 
- 15 J. de La Tynna, *Almanach du commerce de Paris*, Paris, chez J. de La Tynna, 1814, p. 256.  
16 AN, MC/ET/XXXVIII/892, inventaire après décès de Marie-Clotilde Martin, 7 juillet 1817.  
17 *Petit courrier des dames*, numéro du 15 octobre 1830, vol. 19, p. 160.  
18 Horace Raison, *Code conjugal*, Paris, J.-P. Roret, 1829, p. 200.

Louis-Toussaint et son épouse semblent avoir donné naissance à un fils unique, Alexandre, né quelques mois après leur mariage<sup>19</sup>. Celui-ci travaille pour le compte de la société mais n'en prend pas la direction. Sa présence est mentionnée sur l'acte de décès de sa mère, rédigé le 31 mai 1865. Pour autant, un acte de notoriété daté du 15 octobre 1866 atteste que madame Piver n'a laissé aucun descendant<sup>20</sup>. Ainsi, il est possible qu'Alexandre soit décédé entre temps, ou bien qu'une erreur ait été commise sur l'acte de décès et que le couple Piver n'ait pas eu d'enfant. Ce sont donc les deux neveux de Louis-Toussaint qui s'attachent à prendre la relève : Alphonse-Honoré<sup>21</sup>, fils de son frère, et Alphonse-Louis Dissey<sup>22</sup>, fils de son ancien associé. On note la présence de Pierre-Guillaume Dissey comme témoin sur l'acte de naissance d'Alphonse-Honoré, rédigé à Melun le 20 décembre 1812. Ainsi, des liens étroits apparaissent entre Dissey et les membres de la famille Piver, au-delà même de leurs mariages contractés avec deux sœurs. En outre, on imagine une certaine émulation entre ces deux jeunes gens, Alphonse-Honoré et Alphonse-Louis, nés à quelques mois seulement d'intervalle.

Le 6 août 1832, Louis-Toussaint vend le fonds de commerce comprenant l'enseigne, les ustensiles et le mobilier à deux commissionnaires, Antoine-Eugène-Alexandre Messier et Jean-Alphonse Amavet<sup>23</sup>. Le commerce s'est beaucoup agrandi depuis dix ans comme l'indique l'inventaire. Outre la boutique, plusieurs pièces sont destinées à des usages bien précis : plusieurs magasins pour stocker des marchandises, dont certains sont dédiés aux poteries, aux boîtes, deux pièces pour le laboratoire proprement dit, une petite savonnerie, un atelier des pileurs, un atelier des ouvrières et cinq caves. Cette vente comprend le fonds et les ateliers de la rue Saint-Martin ainsi que la fabrique de La Villette, aménagée depuis une quinzaine d'années. En revanche, les marchandises et les matières premières sont exclues de la vente. Plusieurs clauses accompagnent cette vente. Parmi elles, les acquéreurs s'engagent à conserver le nom de Piver sur l'enseigne et les produits tant que le prix de la vente n'a pas été réglé en totalité. Or, celui-ci se montant à 80 000 francs, le calendrier des échéances des paiements s'étend jusqu'en 1841, perpétuant ainsi *de facto* le nom de Piver d'autant d'années. En décembre 1834, Piver donne son accord pour que Messier et Amavet déménage le fonds de commerce au 103 rue Saint-Martin. Cette vente s'explique peut-être

---

19 Alexandre est né en 1813. Cf. Archives du Val-de-Marne, État-civil de Saint-Maur-des-Fossés, acte de décès de Marie-Françoise-Alexandrine Martin, 31 mai 1865.

20 MC/ET/XXX/1084, liquidation de la succession de Louis-Toussaint Piver, 15 mai 1877.

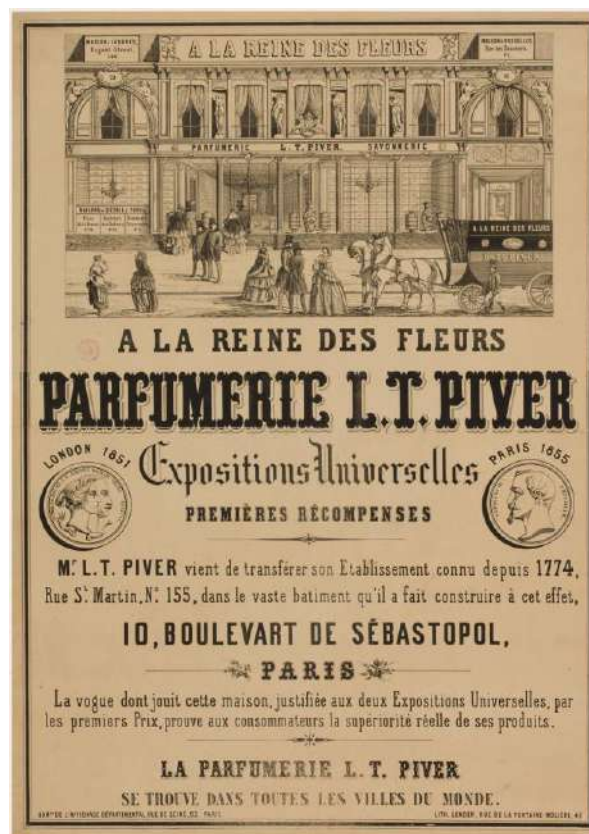
21 Archives départementales de Seine-et-Marne, État-civil de Melun, acte de naissance d'Alphonse-Honoré Piver, 20 décembre 1812.

22 Né à Paris le 22 juillet 1813. Voir AN, MC/ET/XXX/668, inventaire après décès de Pierre-Guillaume Dissey, 15 avril 1823.

23 AN, MC/ET/XXX/751, vente de fonds de commerce entre Louis-Toussaint Piver et Antoine-Eugène-Alexandre Messier et Jean-Alphonse Amavet, 6 août 1832.

par le jeune âge d'Alphonse-Honoré et d'Alphonse-Louis que Louis-Toussaint juge encore trop peu expérimentés pour diriger un tel commerce.

À la suite de cette vente, la famille déménage pour s'installer au 4 rue de la Fidélité, s'excentrant ainsi de près de 2 km, plus au nord<sup>24</sup>. Cette vente est suivie quelques années plus tard d'un accord des nouveaux acquéreurs s'engageant à revendre la société aux deux neveux. De plus, ces derniers constituent une nouvelle société, sous la raison sociale Dissey et Piver, et sous le nom L. T. Piver, À la reine des fleurs<sup>25</sup>. Cette revente était peut-être préméditée dès 1832, d'autant qu'Alphonse-Honoré travaille déjà au sein du commerce en tant que commis sous la direction de Messier et Amavet<sup>26</sup>. Cependant, Alphonse-Louis Dissey meurt en 1842 et Alphonse-Honoré se retrouve ainsi seul propriétaire de la société en septembre 1844. La grande réussite de Louis-Toussaint inspire Balzac pour son personnage de César Birotteau, publié en 1837. En effet, l'écrivain est voisin de son modèle et lui rend service en lui imprimant des catalogues commerciaux<sup>27</sup>.



Affiche À la Reine des fleurs. Parfumerie L.T. Piver, vers 1855.  
L'adresse est Bd de Strasbourg et non Sébastopol.  
© Ville de Paris / BHVP

24 *Feuille de Provins*, numéro du 22 octobre 1842, p. 37.

25 AN, MC/ET/XXX/789, société entre Dissey et Piver, 29 avril 1837.

26 AN, MC/ET/XXX/846, vente de Messier et Amavet à Piver, 11 septembre 1844.

27 Rosine Lheureux, *Une histoire des parfumeurs. France 1850-1910*, Paris, Champ Vallon, 2016, p. 23.

## Alphonse-Honoré Piver - 1844-1881

Quelques semaines seulement après avoir acquis l'entreprise, Alphonse-Honoré épouse Victorine Delayen<sup>28</sup>. La dot de l'épouse se monte à 50 000 francs, dont 45 000 francs en numéraire. Le couple a un fils unique, Lucien-Toussaint, qui naît le 4 novembre 1845 à Paris<sup>29</sup>.

Sous la direction d'Alphonse-Honoré Piver, la Maison connaît une croissance importante.

Sous l'Empire, la Maison devient fournisseur officiel de l'empereur. Outre la boutique principale, déplacée vers 1855 au 10 boulevard de Strasbourg, Piver dirige cinq autres adresses dans Paris dans des quartiers dynamiques comme le boulevard des Italiens et la place Vendôme<sup>30</sup>. Or, rares sont les maisons de parfumerie qui possèdent plusieurs points de vente à cette époque. Piver est aussi à la tête d'une boutique sur *Regent Street* à Londres et d'un dépôt à Bruxelles, et désormais propriétaire de l'adresse principale. Après avoir acheté le terrain en 1853, il fait construire un grand bâtiment qui symbolise à lui seul la réussite de la Maison. Avec une façade de vingt mètres de long, il s'étend sur six étages. À son décès en 1882, l'immeuble est évalué à 1,2 million de francs. La direction d'Alphonse-Honoré se caractérise par un investissement important dans la pierre : outre la construction de la boutique principale, il achète en 1863 une maison au 29 rue du faubourg Saint-Martin, accolée à l'arrière de la boutique, qui s'élève également sur six étages et permet d'agrandir le siège de l'entreprise ; il construit une nouvelle fabrique sur trois étages à La Villette, rue de Flandre, en acquérant des terrains en 1848 et 1857 avant de construire une nouvelle usine à Aubervilliers à partir de 1865 ; il achète un bâtiment à Grasse en 1859 pour en faire une seconde usine ; enfin en 1852, il rachète à son oncle Louis-Toussaint la maison familiale de Saint-Maur-des-Fossés, dont ce dernier était co-proprétaire.

Alphonse-Honoré se montre particulièrement créatif et dépose de nombreux brevets tout au long de sa carrière pour la composition de produits ou pour l'invention de procédés techniques. À ce titre, il est le parfumeur le plus productif de son temps. Nombre de ces brevets concernent la savonnerie, qui constitue le cœur du savoir-faire de la Maison Piver. Certains jouent un rôle notable dans les progrès de cette industrie. En 1864, il invente un séchoir automatique continu pour la dessiccation rapide du savon de toilette<sup>31</sup>. Cette invention révolutionne la fabrication de ce produit. Auparavant, le temps de séchage des savons nécessitait plus d'un mois d'attente.

---

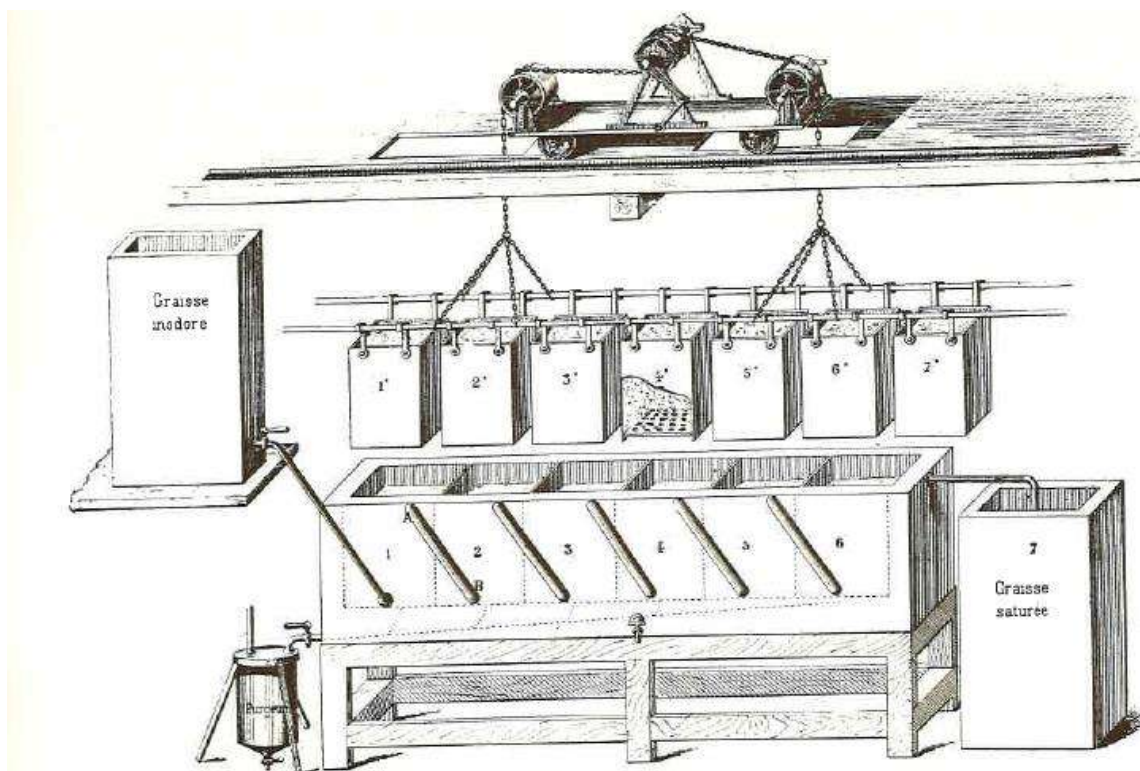
28 AN, MC/ET/CII/848, contrat de mariage entre Alphonse-Honoré Piver et Victorine Delayen, 20 octobre 1844.

29 Archives de Paris, Etat-civil, acte de naissance de Lucien-Toussaint Piver, 4 novembre 1845.

30 *Le Monde illustré*, 20 novembre 1869, p. 335. Le bâtiment du siège, Bd de Strasbourg, a été conservé.

31 Archives de l'INPI, 1BB64299, 29 août 1864.

Grâce à ce séchoir, ils sèchent en quelques jours seulement<sup>32</sup>. Le procédé de fabrication étant considérablement raccourci, l'usine de La Villette est capable de produire cinq cents douzaines de savons par jour<sup>33</sup>. En 1869, il met au point une machine à modeler le savon de toilette<sup>34</sup>. À partir de copeaux de savon en partie asséchés grâce à son séchoir automatique, cette machine fabrique de nouveaux savons. Il faut seulement deux heures pour les créer. La productivité s'en trouve à nouveau accrue : l'usine fabrique douze mille savons par jour<sup>35</sup>. Ses inventions concernent aussi l'extraction même des molécules odorantes des matières premières. En 1859<sup>36</sup>, il dépose la méthode pneumatique d'enfleurage des fleurs grâce à laquelle l'extraction devient plus rapide et plus efficace.



**Le saturateur rationnel d'Alphonse-Honoré Piver** : 1 à 7, compartiments renfermant la graisse fondue et communiquant ensemble par des trop-pleins; 1' à 7' compartiments à fond percé renfermant les fleurs et qu'on trempe successivement dans la graisse fondue. Les fleurs fraîches sont mises dans le 7' et passent du 7 au 5', etc. La graisse qui suit l'ordre inverse, arrivant en 1, s'empare des dernières traces de parfum contenu dans les fleurs presque épuisées, tandis que la graisse du 7 déjà saturée dissout le parfum en excès des fleurs fraîches. © Collection Société L.T. Piver

32 Julien Turgan, *Les grandes usines. Études industrielles en France et à l'étranger*, Paris, Michel Lévy frères, 1863, p. 141.

33 Jacqueline André, *La famille Piver, ses origines*, s.l., [J. André], ca 1974, p. 40.

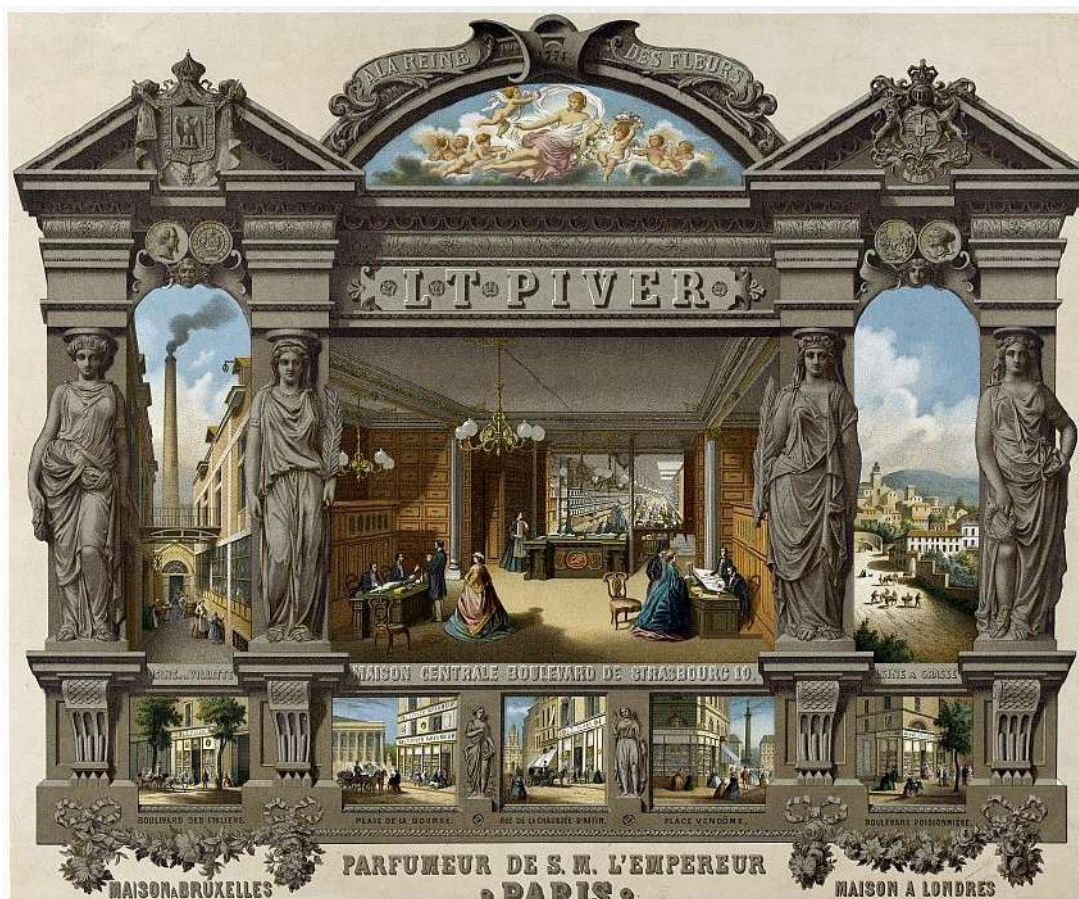
34 Archives de l'INPI, 1BB85270, 14 avril 1869.

35 Eugénie Briot, *La chimie des élégances : la parfumerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, naissance d'une industrie du luxe (1830-1914)*, thèse sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, CNAM, 2008, p. 177.

36 Archives de l'INPI, 1BB41090, 23 mai 1859.

En 1865, Alphonse-Honoré dépose un brevet pour utiliser de la cinchonine (alcaloïde extrait de quinquina) dans des cosmétiques destinés aux cheveux<sup>37</sup>.

C'est à cette époque que Grasse délaisse peu à peu la confection de parfums finis au profit de la seule transformation de matières premières en huiles essentielles, pommades, concrètes et absolus<sup>38</sup>. En 1859, Piver investit dans l'aménagement d'une usine à Grasse<sup>39</sup>. Elle se situe au 13 avenue des Capucines, à l'angle de la rue de Châteauneuf. Elle comprend un corps de bâtiment avec des caves, un rez-de-chaussée et un premier étage, ainsi qu'un jardin, une terrasse et deux galeries souterraines communicantes aménagées sous le jardin. Piver a acheté cette propriété pour 24 000 francs. Ici, la Maison distille les fleurs directement après leur récolte. C'est aussi dans cette usine que la Maison fabrique certaines pommades qui contiennent des parfums directement extraits des fleurs. Seul Piver et son concurrent Lubin investissent dans l'acquisition d'une usine dans le sud de la France.



À la Reine des fleurs / L.T. Piver / Usines à La Villette et à Grasse, vers 1860.

© Musée Carnavalet – Histoire de Paris

37 *Bulletin des lois de l'Empire français*, Paris, Imprimerie impériale, 1868, t. XXX, p. 913.

38 Mathilde Cocoual, *Aux sources des parfums. Industrialisation et approvisionnement de la parfumerie grasse (milieu XIX<sup>e</sup> – milieu XX<sup>e</sup> siècle)*, thèse d'histoire sous la direction de Xavier Huetz de Lempis, Université Côte d'Azur, 2017, p. 149.

39 AN, MC/ET/XXX/1148, partage de la succession d'Alphonse-Honoré Piver, 28 décembre 1882.

La ville de Grasse détient alors un quasi-monopole sur la production et le conditionnement des matières premières naturelles. De nombreuses matières sont cultivées et récoltées dans la région, telles que l'oranger, le jasmin, la tubéreuse, la rose et la violette. Quant aux matières exotiques, elles passent par des intermédiaires grassois. Les produits sont ensuite acheminés vers la capitale par voiture ou par train.

L'année 1878 marque un des points culminants de la carrière d'Alphonse-Honoré. À l'issue de l'Exposition universelle de Paris, pour laquelle il est membre du jury de la parfumerie, il reçoit le titre d'officier de la Légion d'honneur<sup>40</sup> ainsi que les palmes d'officier d'académie<sup>41</sup>.

Il meurt à son domicile du 115 boulevard Haussmann, le 9 novembre 1882<sup>42</sup>. Outre les investissements immobiliers réalisés, Alphonse-Honoré a acheté de nombreuses actions (ville de Paris, société d'électricité, mines d'or de l'Uruguay, chemin de fer du Nord, chemin de fer de Lyon, chemins de fer italiens, compagnie parisienne d'éclairage et de chauffage par le gaz, etc.)<sup>43</sup>. Il s'est constitué une solide fortune personnelle. À sa mort, l'ensemble de son patrimoine se monte à près de 3,8 millions de francs.

## Lucien-Toussaint Piver - 1881-1915

Les relations entre Alphonse-Honoré et son fils semblent avoir été difficiles. En effet, Lucien-Toussaint a montré des velléités de créer sa propre marque. Vers l'âge de 20 ans, il s'associe à un certain Barron et fonde une société de parfumerie ayant pour raison sociale « L. T. Piver fils et C° ». Mais son père l'assigne en justice pour concurrence déloyale et sujette à confusion avec l'usage d'un nom au plus près de sa propre société « L. T. Piver »<sup>44</sup>. Le père obtient que son fils soit condamné à modifier le nom de son entreprise, en décembre 1867. Mais l'entreprise du fils est un échec. De plus, en 1873, contre l'accord de son père qui va même jusqu'à engager une action en justice, Lucien-Toussaint épouse Marie-Adélaïde Hermant<sup>45</sup> qui lui a déjà donné deux filles nées hors mariage. La presse se fait l'écho de la brouille entre le père et le fils<sup>46</sup>.

Mais alors qu'Alphonse-Honoré vieillit, il laisse malgré cela les rênes à son fils. En 1881, Lucien-Toussaint constitue une société en nom collectif avec deux cousins, Pierre-Athanase

---

40 Il avait été nommé chevalier en 1867.

41 *Le Voltaire*, numéro du 17 octobre 1879, p. 7.

42 AN, MC/ET/XXX/1148, notoriété après le décès d'Alphonse-Honoré Piver, 23 décembre 1882.

43 AN, MC/ET/XXX/1148, partage de la succession d'Alphonse-Honoré Piver, 28 décembre 1882.

44 *Le Droit*, numéro du 6 janvier 1868, p. 2.

45 Archives départementales du Val-de-Marne, État-civil de Bry-sur-Marne, acte de mariage de Lucien-Toussaint Piver et Marie-Adélaïde Hermant, 26 avril 1873.

46 *Le Figaro*, numéro du 12 décembre 1872.

Nocard et Louis-Gustave Nocard<sup>47</sup>. Celle-ci a pour objet l'exploitation de la Maison sous la raison sociale « L.T. Piver et Compagnie ». En 1896, Pierre-Athanase vend 30 % de ses parts à son fils Paul, qui entre ainsi dans la société<sup>48</sup>.

L'épouse de Lucien-Toussaint meurt peu après leur mariage et il se remarie avec Marie-Alice Frosté en 1879<sup>49</sup>. Sa fille aînée Berthe, née en 1870 et légitimée par son mariage avec Marie-Adélaïde<sup>50</sup>, épouse Jacques Rouché en 1893<sup>51</sup>. Celui-ci, polytechnicien de formation, est déjà chevalier de la légion d'honneur qu'il a reçue en 1890 alors qu'il n'avait que 28 ans, à la suite de son rôle de chef du commissariat général de l'exposition universelle de 1889<sup>52</sup>. Entre 1894 et 1896, il s'associe à son beau-père dans la direction de l'entreprise et devient co-gérant. Lucien-Toussaint lui cède 30 % de ses parts. Menant une brillante carrière, Jacques dirige par la suite le théâtre des Arts, de 1910 à 1913, puis l'Opéra de Paris, de 1914 à 1945. Prenant le tournant de la synthèse, il engage des ingénieurs chimistes qui développent les premiers parfums de synthèse de la Maison. Il développe aussi l'implantation de l'entreprise à l'étranger. Enfin, il modernise le marketing en proposant des éventails et des cartes parfumés. En 1911, ils sont trois gérants de l'entreprise : Lucien-Toussaint Piver, Paul Nocard et Jacques Rouché. Lucien-Toussaint meurt en 1915<sup>53</sup>.



Série de cartes parfumées L.T. Piver, entre 1910 et 1930. © Collection particulière

47 AN, MC/ET/XXX/1129, dépôt de l'acte de constitution de la société en nom collectif L.T. Piver et Compagnie, 2 avril 1881. Pierre-Athanase et Louis-Gustave Nocard sont les fils de Victor-Blaise Nocard, ce dernier étant le cousin germain d'Alphonse-Honoré Piver. Leurs mères respectives sont sœurs.

48 AN, MC/ET/XXX/1271, acte joint à l'acte de modification de la société L.T. Piver et Compagnie, 18 mars 1893.

49 Archives de Paris, État-civil, acte de mariage de Lucien-Toussaint Piver et Marie-Alice Frosté, 26 décembre 1879.

50 Archives départementales du Val-de-Marne, État-civil de Bry-sur-Marne, acte de naissance de Berthe-Victorine-Marie Piver, 6 août 1870.

51 Archives de Paris, État-civil, acte de mariage de Berthe Piver et Jacques Rouché, 10 avril 1893.

52 AN, base Léonore, dossier de Légion d'honneur de Jacques-Louis-Eugène Rouché, notice c-110045.

53 Archives de Paris, État-civil, acte de décès de Lucien-Toussaint Piver, 20 juillet 1915.

## Société L. T. Piver – 1919-2022

En 1919, la société en nom collectif est prorogée sous la raison sociale P. Nocard & Cie, jusqu'au 31 décembre 1941<sup>54</sup>. Jacques Rouché et Paul Nocard se partagent la direction. Dès cette date, Jacques Rouché cède 25 % de ses parts à son gendre, Jean Godillot<sup>55</sup>. Celui-ci est issu de la famille qui a inventé les célèbres chaussures militaires appelées « godillots ». Alexis Godillot, l'inventeur, est le frère du grand-père de Jean.

En 1925, la société est transformée en société anonyme, sous la raison sociale « Parfumerie L. T. Piver »<sup>56</sup>. Le siège se situe toujours au 10 boulevard de Strasbourg. Jean Godillot prend la tête de l'entreprise comme président à la fin des années 1920.

À cette époque, l'usine d'Aubervilliers compte à elle seule 1 500 employés<sup>57</sup>. La société poursuit alors son expansion. C'est à cette période que la société Piver ferme son usine de Grasse<sup>58</sup>. En parallèle, une nouvelle usine est aménagée à Bordeaux, au 84 quai des Chartrons. La position de Bordeaux comme port important dans le commerce maritime a certainement joué dans ce choix. La forte demande des produits Piver à l'international est la raison principale de cette forte croissance. En effet, la société exporte alors ses marchandises dans 160 pays. Outre Londres et Bruxelles, où la Maison est présente depuis longtemps, la direction choisit de s'implanter également à Amsterdam, Genève, Casablanca, New-York, Montréal, Sydney, Melbourne et Wellington en ouvrant des points de vente. En appui de ces nouvelles boutiques, elle installe de nouveaux centres de fabrication aux États-Unis, à Genève, à Bucarest, à Buenos-Aires et au Canada. En Grèce, par exemple, la Maison crée des ateliers à Athènes afin de lancer une production locale à partir de 1928<sup>59</sup>. Ce choix permet de contourner les taxes croissantes imposées par de nombreux pays sur certains produits d'importation et tout particulièrement sur les articles de luxe. Leur capacité d'exportation devient telle, que l'entreprise exporte en un mois autant que toute la parfumerie française en un an en 1900.

---

54 AN, MC/ET/XXX/1271, acte joint à l'acte de modification de la société L.T. Piver et Compagnie, 18 mars 1893.

55 Celui-ci a épousé Jacqueline Rouché. Voir Archives de Paris, État-civil, acte de mariage de Jacqueline Rouché et Jean Godillot, 19 décembre 1917.

56 Documentation Étude Mes Tétard, Dujardin & Associés, 27 juillet 1925.

57 Archives L. T. Piver, *Parfumerie L. T. Piver*, Paris, Imprimerie de Vaugirard, 1926.

58 Base Mérimée, inventaire général du patrimoine culturel, notice IA06001634, parfumerie Piver devenue Lautier fils.

59 *La Parfumerie moderne*, 1928, p. 36.

Pour répondre à cette demande, l'usine d'Aubervilliers s'agrandit et s'équipe en machines toujours plus performantes. De fait, le nombre d'ouvriers commence à décroître, de même que leurs heures de travail hebdomadaires. En 1935, l'usine emploie 600 ouvriers.



Ouvrières de l'usine d'Aubervilliers, atelier de conditionnement des parfums, vers 1927.  
© L'illustration, 17 décembre 1927

La Seconde Guerre mondiale entraîne un ralentissement important de la production. Après le conflit, l'usine ne parvient pas à retrouver sa dynamique d'avant : le personnel qui part n'est pas remplacé et plusieurs ateliers, tels que la verrerie et la savonnerie, ferment. La fabrication des fards à joues et des poudres est arrêtée. Le déclin s'amorce progressivement<sup>60</sup>.

En 1941, la société est prorogée pour 99 ans<sup>61</sup>. Quelques années plus tard, en 1949, les statuts sont modifiés.

En 1967, la société prend le nom de « L.T. Piver S.A. »<sup>62</sup>. Thierry Godillot, fils de Jean, en est le président directeur général jusqu'en 1975. Il est alors remplacé par Armand Benatar.

En 1989, Prosper Amouyal rachète la Maison. En 1994, son fils Éric Amouyal devient président de la société.

En juillet 2022, Nelly Chenelat-Durand reprend la société.

---

60 Sophie Ralite, « Les bonnes odeurs de Piver », dans *Aubervilliers mensuel*, 1988, n°20.

61 Conservation des Hypothèques de Bobigny, transcription du 13 mai 1974, volume 897, n°82, cité dans l'acte de vente du 1<sup>er</sup> avril 1974.

62 *Ibid.*

## Constitution et extension de la première usine 1865-1912

Au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les parfumeurs s'installent hors de Paris pour y loger leurs ateliers de production<sup>63</sup>. Ce mouvement s'explique pour plusieurs raisons : éviter les droits d'octroi pesant sur les marchandises entrant et sortant de la capitale, bénéficier de grands espaces pour construire des usines, employer une main-d'œuvre moins qualifiée et donc moins onéreuse. Quelques années après les débuts de leur association en 1813, Dissey et Piver établissent une fabrique à La Villette, située au 100 bis grande rue<sup>64</sup>. En 1826, Piver change de local en restant dans la même rue. À partir de 1848, Alphonse-Honoré Piver investit dans l'achat de terrains situés au 89 rue de Flandre (anciennement grande rue). Il fait construire une nouvelle fabrique constituée d'un corps de bâtiment principal comprenant un rez-de-chaussée et trois étages, auquel s'ajoutent des ateliers et une remise. En effet, le nord et l'ouest parisien sont les deux banlieues de Paris privilégiées par les parfumeurs. À La Villette, on trouve également les parfumeurs Ed. Pinaud et Demarson.

La fabrique de La Villette est consacrée à la savonnerie. Piver a investi pour acquérir tout le matériel nécessaire : grandes chaudières en fer montées sur des fourneaux en maçonnerie, baquets, bassins, pelles, truelles, spatules, alambics complets, empreintes en cuivre pour le savon, cachets, moules ronds, carrés ou octogones, etc<sup>65</sup>.

Cependant, lorsque La Villette est annexée par la ville de Paris en 1859, Piver, comme d'autres confrères, doit s'installer plus loin. Il est donc contraint de déménager son usine qui emploie alors soixante-dix personnes pour la fabrication des savons de toilette. Il choisit Aubervilliers pour y faire construire sa nouvelle usine à partir de 1865. Piver achète ainsi les terres nécessaires à sa construction. Le 13 mai 1865, la société signe l'acte d'achat d'un terrain à Aubervilliers, d'une superficie de 2 859 m<sup>2</sup> et situé au 151 route de Flandre<sup>66</sup>. Le nouveau bâtiment comprend alors, outre le rez-de-chaussée, un étage et trois cours intérieures. À la fin de l'année 1867, les travaux sont suffisamment avancés pour que Piver demande officiellement à la préfecture l'autorisation de déménager l'usine de La Villette à Aubervilliers<sup>67</sup>. Celle-ci lui est octroyée en février 1868. Alors, il réunit l'ensemble de sa fabrication, auparavant

---

63 Rosine Lheureux, *Une histoire des parfumeurs. France 1850-1910*, Paris, Champ Vallon, 2016, p. 45-49.

64 AN, MC/ET/XXX/668, inventaire après décès de Pierre-Guillaume Dissey, 15 avril 1823.

65 AN, MC/ET/XXX/751, vente de fonds de commerce entre Louis-Toussaint Piver et Antoine-Eugène-Alexandre Messier et Jean-Alphonse Amavet, 6 août 1832.

66 AN, MC/ET/XXX/981, vente de terrain de Philippe-Paul West à Alphonse-Honoré Piver, 13 mai 1865.

67 Archives départementales de Seine-Saint-Denis, 1322W299, Lettre d'Alphonse-Honoré Piver au préfet de la Seine pour demander l'autorisation de transférer l'usine de La Villette à Aubervilliers, 3 décembre 1867.

partagée entre La Villette et le centre de Paris. Tous ses confrères, comme la Maison Millot, n'ont pas de tels moyens et sont contraints à la location. Il faut entre 1 000 et 2 000 m<sup>2</sup> minimum pour qu'une usine ait assez de place, en prenant en compte des agrandissements potentiels et en respectant les exigences de salubrité publique.



Représentation promotionnelle de l'usine d'Aubervilliers, vers 1890.  
© Ville de Paris / Bilb. Forney

Dès lors, l'usine est mise en scène sur les en-têtes des factures, dans les brochures publicitaires et dans les journaux. L'aspect extérieur de l'usine devient un outil marketing dans la communication des maisons de parfumerie, afin de souligner leur puissance, leur modernité et leur élégance. La nouvelle usine de Piver présente tous ces nouveaux codes dans sa structure<sup>68</sup> : une dizaine de bâtiments à deux niveaux s'ordonnent autour de deux cours séparées par un arc triomphal dont le fronton est surmonté par une horloge. La grande cheminée est reléguée au fond de la seconde cour. La fonction productive est supplantée par les éléments décoratifs : chaînages de pierre, linteaux des fenêtres, frontons des deux bâtiments d'entrée portant le nom de la Maison et entourés de vases. L'entrée sur la rue se fait par un portail encadré de portes cochères. L'usine de Piver, comme celle de ses concurrents Raynaud et Violet, constitue cependant des exceptions dans le parti architectural retenu : celui de l'apparat et du faste. En effet, nombre d'usines présentent des bâtiments industriels beaucoup plus classiques.

68 *Le Monde illustré*, numéro du 20 novembre 1869, p. 335.

C'est désormais à l'usine d'Aubervilliers que Piver fabrique la grande majorité de ses produits : savons, eaux de Cologne, eaux de lavande, pommades fines, etc. Certaines matières premières sont achetées à proximité immédiate de l'usine. Le Fonderie Lacoste et le Fonderie Central de la Boucherie, situés à quelques mètres seulement, fournissent le suif et la glycérine<sup>69</sup>.

En 1885, Lucien-Toussaint acquiert de nouveaux terrains au lieu-dit la Motte, à Aubervilliers, pour un total de 4 800 m<sup>2</sup><sup>70</sup>. Ceux-ci jouxtent l'usine. Ici, il édifie plusieurs magasins, des ateliers, des laboratoires et une maison d'habitation destinée au gardien. Ces nouvelles infrastructures sont destinées à la distillation de sulfure de carbone. Ce produit, très inflammable, est utilisé pour accroître la production d'essence d'iris. Le 12 avril 1902, une violente explosion se déclare et deux personnes sont gravement blessées, un ouvrier ainsi que le directeur de l'usine<sup>71</sup>. Ce sont les gaz de sulfure de carbone qui, échappés d'un réservoir mal fermé, ont pris feu au contact d'une étincelle déclenchée par le frottement d'un seau en métal posé au sol. À la suite de cet incident, le sulfure de carbone est remplacé par de la benzine, moins dangereuse.

En janvier 1912, Lucien-Toussaint et son épouse vendent l'usine à la société Piver. À cette date, la propriété comprend 3 175 m<sup>2</sup><sup>72</sup>.

En octobre 1973, lors de sa fermeture, il ne reste plus que 120 ouvriers dans l'usine, alors qu'ils étaient 1 500 cinquante ans auparavant.

En 1974, Thierry Godillot vend l'ensemble des bâtiments à la SARL Jaurès La Motte<sup>73</sup>.

---

69 Société d'histoire de la ville d'Aubervilliers, « Parfumerie L. T. Piver », 2020, n°96, pp. 18-22.

70 Archives départementales de Seine-Saint-Denis, 2E2 83, vente de terrain de Louis Demars à Lucien-Toussaint Piver, 14 février 1885.

Archives départementales de Seine-Saint-Denis, 2E5 307, vente de terrain de Jean-Nicolas Demars et Jean-Nicolas-Marie David à Lucien-Toussaint Piver, 14 février 1885.

71 *Le Radical*, numéro du 13 avril 1902, p. 3.

72 Documentation Étude Mes Tétard, Dujardin & Associés, 15 janvier 1912.

73 Conservation des Hypothèques de Bobigny, transcription du 13 mai 1974, volume 897, n°82.

## Les produits de la Maison L.T. Piver

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les parfumeurs proposent une très grande diversité de produits à leur clientèle. Les catalogues de vente illustrent cette prolifération qui se constate aussi chez Piver<sup>74</sup> : savon, eau de toilette, essence, parfum, eau de Cologne, poudre à sachet, lotion, poudre de riz, crème, brillantine, huile extra-fine, pâte dentifrice, pommade, eau lénitive, lait pour le corps. On trouve également des produits strictement ménagers comme des cirages ou des encres. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, Dissey fabrique et commercialise avec succès son eau vestimentale. En 1827, le catalogue de la Maison indique une eau de javel rectifiée<sup>75</sup>. On retrouve toujours cet héritage des produits ménagers avec la production de lessive et de savons en paillettes au début du XX<sup>e</sup> siècle.

La production des parfumeurs se caractérise aussi par une offre multiple dans les conditionnements<sup>76</sup>. Ainsi, un même produit est proposé sous plusieurs formats différents. Les catalogues comptent alors de multiples références pour un même produit. À la fin du siècle, leur nombre tend à diminuer mais les articles sont toujours vendus sous différents volumes. Apparaît ainsi la notion de ligne de produits, pensée comme une marque, avec une même senteur déclinée sous différentes formes (parfum, savon, crème, huile). Les catalogues illustrent cette évolution en présentant désormais les produits par lignes de senteurs, et non plus par types. Toutes les références d'une même senteur apparaissent sur la même page.



Poudre de riz, crème, essence, eau de toilette, lotion et savons de toilette de la gamme *Floramye*, Catalogue commercial L.T. Piver, vers 1900.

© Ville de Paris / Bibl. Forney

74 Catalogue des produits, « Parfumerie L. T. Piver Paris », 1900, Ville de Paris / Bibl. Forney

75 Dissey et Piver, *Catalogue des parfumeries super fines et savons de toilette*, Paris, Imprimerie de H. de Balzac, 1827, pp. 32-33.

76 Eugénie Briot, *La chimie des élégances : la parfumerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, naissance d'une industrie du luxe (1830-1914)*, thèse sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, CNAM, 2008, pp. 367-368.

Le XIX<sup>e</sup> siècle connaît une croissance exponentielle de la production des produits de parfumerie. Tout au long de ce siècle, les parfumeurs multiplient l'offre des savons proposés à la clientèle. Le nombre de références de ces produits augmente jusque dans les années 1870, avant de se stabiliser. Il en est de même des extraits d'odeurs et des eaux de toilette qui prennent même le pas sur les savons à partir de 1870. En revanche, le succès de ces produits se fait au détriment des pommades et des huiles capillaires. Si le produit de parfumerie reste un objet de luxe, il devient relativement accessible même aux plus modestes<sup>77</sup>. La mode est alors aux odeurs florales, avec en tête le succès de la lavande et de la violette.

L'engouement des savons de toilette explique les soins d'Alphonse-Honoré Piver pour inventer de nouveaux procédés facilitant leur production. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la renommée de la Maison Piver repose sur plusieurs produits. Le savon au suc de laitue, créé en 1842, bénéficie d'un grand succès. Il est remarqué par le jury à l'exposition universelle de Londres en 1851<sup>78</sup>. Il est par conséquent l'objet de nombreuses contrefaçons. Les produits au lait d'iris constituent toute une gamme : « La Maison L. T. Piver a fait de la racine d'iris la base de sa cosmétique transcendante. Le lait d'iris vous crée une jeunesse nouvelle, en donnant aux chairs une fraîcheur suave, à l'épiderme une transparence à travers laquelle l'incarnat prend les tons de la rose naissante. Le cold-cream au lait d'iris satine la peau, la veloute, la tonifie. La poudre de riz au lait d'iris estompe le tissu dermal comme un pastel de Latour : c'est du printemps en grain, imperceptible »<sup>79</sup>. Les parfums *Opoponax* (1875), *Corylopsis du Japon* (1881), *Bataille de fleurs* (1894), *Violette ducale* (1897), *Trèfle incarnat* (1898), *Rosiris* (1900), *Azurea* (1902), *Héliotrope blanc* (1902 ou avant), *Safranor* (1903), *Floramye* (1905), *Pompeïa* (1908), *Fétiche* (1926), *Rêve d'or* (1927) connaissent un grand succès. À l'instar de ses concurrents, Piver exploite la découverte de l'ionone, en 1884, dont l'odeur rappelle celle de la violette. On voit dès lors fleurir les produits qui utilisent cette molécule. Chez Piver, on trouve les gammes *Violette ducale*, *Violette de Parme* et *Violette neige*.

La renommée de la Maison est telle que Piver est mentionné dans des écrits contemporains de fiction, signe que son nom est suffisamment connu dans l'esprit des lecteurs<sup>80</sup>.

---

77 Eugénie Briot, *La chimie des élégances : la parfumerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, naissance d'une industrie du luxe (1830-1914)*, thèse sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, CNAM, 2008, pp. 306-312.

78 *Exposition universelle de 1862 à Londres. Section française. Catalogue officiel*, Paris, Imprimerie impériale, 1862, pp. 30-31.

79 *La vie parisienne*, numéro du 5 avril 1873, p. 224.

80 A titre d'exemples : Gaston Marot et Julien Deschamps, *Roland, dit Cœur-de-veau*, Paris, Durandin, 1864, p. 8.

Paul de Pontsevrez, *Au temps des feuilles : poésies*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1877, p. 81.

Autre signe de succès, Piver est victime de contrefaçons, à l'instar de certains de ses confrères. En 1901, le tribunal de Versailles statue en sa faveur dans un conflit l'opposant à Briens dépositaire de la marque « Coréopsis ». Le tribunal condamne ce dernier pour avoir « mis en vente des produits revêtus d'une marque illicitement imitée », en l'occurrence le *Corylopsis du Japon*<sup>81</sup>.

Vers 1900, les grands parfumeurs jouent sur les références culturelles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les devantures des magasins, les décors des expositions universelles, les affiches publicitaires, les emballages et les produits eux-mêmes rappellent les styles Louis XV ou Louis XVI. Les flacons deviennent semblables à des bibelots et proposent des détails aux variations infinies. Certains sont figuratifs tels le flacon *Scarabée* de Piver en 1910 qui s'inscrit dans une série de flacons animaliers présentés par les grands parfumeurs. Ce flacon est réalisé par René Lalique.



Flacon Scarabée réalisé par René Lalique pour L.T. Piver, 1910-1911.  
© Drouot

La Maison Piver se distingue dans les expositions universelles dès la première édition à Londres en 1851 où elle obtient une médaille. Elle est ensuite distinguée à toutes les expositions suivantes : à Paris en 1855 avec une médaille de première classe, à Londres en 1862, à Porto en 1865. Aux côtés de Jean-Baptiste Gellé, Charles Gallet et Aimé Guerlain, Alphonse-Honoré Piver joue un rôle essentiel dans l'organisation de la classe « Parfumerie » aux expositions universelles<sup>82</sup>. Il prend part aux comités d'admission et d'installation pour examiner les demandes des candidats exposants et les sélectionner, répartir le budget, placer les exposants dans l'espace mis à disposition, choisir le modèle des vitrines, etc. Par conséquent, la Maison est hors concours à partir de l'exposition de Paris en 1867 puisque Alphonse-Honoré Piver est membre du jury. L'exposition de 1889 aboutit à la création de la

<sup>81</sup> *L'Écho de Paris*, numéro du 5 décembre 1902, p. 6.

<sup>82</sup> Rosine Lheureux, *Une histoire des parfumeurs. France 1850-1910*, Paris, Champ Vallon, 2016, pp. 157-159.

chambre syndicale de la parfumerie<sup>83</sup>. Elle est fondée en 1890 par trente membres et compte soixante-dix adhérents en 1900. Lucien-Toussaint a été un de ses vice-présidents. La Maison participe également à l'exposition de Moscou qui se tient en 1891. Elle fait partie des deux cents industriels français qui se déplacent pour se faire connaître auprès de la clientèle russe : « Le délicieux salon de la Maison L.-T. Piver ne désemplit pas. Et quel monde !... Toute l'aristocratie s'y donne rendez-vous. [...] Les grands-ducs et les grandes-duchesses ont été les premiers à donner cette vogue au salon L.-T. Piver, où se sont reposées Leurs Majestés elles-mêmes, où, invisible, semble trôner la *Reine des fleurs*, entourée de sa cour suave »<sup>84</sup>. En 1900, Lucien-Toussaint a l'honneur de rédiger le rapport du jury international pour la parfumerie. Il revient sur l'histoire de la parfumerie, abordant jusqu'aux dernières évolutions dans cette branche industrielle : « Chaque année apporte, sinon un progrès, du moins une recherche intéressante, un essai, un tâtonnement, une idée dont sortira plus tard un résultat pratique »<sup>85</sup>. Pour le remercier de cette implication, il reçoit la légion d'honneur en 1901<sup>86</sup>.



Stand de la parfumerie L.T. Piver au salon TFWA à Cannes en 2023. Exposition des produits historiques de la marque : lait d'iris, poudre de riz, savon à la laitue, eau de Cologne, lotion dentifrice, eau de toilette...

83 Eugénie Briot, *La chimie des élégances : la parfumerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, naissance d'une industrie du luxe (1830-1914)*, thèse sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, CNAM, 2008, pp. 211-212.

84 *Gil Blas*, numéro du 19 juillet 1891, p. 2.

85 Lucien-Toussaint Piver, *Exposition universelle internationale de 1900 à Paris. Rapports du jury international, Groupe XIV : « Industrie chimique », Troisième partie, Classe 90 : « Parfumerie »*, Paris, Imprimerie nationale, 1902, p. 382.

86 AN, base Léonore, dossier de légion d'honneur de Lucien-Toussaint Piver, notice L2174044.

## Ancrage local

Louis-Toussaint Piver possède en co-propriété une maison à Saint-Maur-des-Fossés, située 1 impasse de l'Abbaye<sup>87</sup>. En 1852, son neveu Alphonse-Honoré rachète la totalité de la maison. Celle-ci comprend plusieurs cours et un grand jardin de plus d'un hectare qui descend jusqu'à la Marne. En supplément, la famille possède une île et un îlot d'environ 500 m<sup>2</sup>, sur la Marne, juste en face de leur jardin.

L'arrivée du chemin de fer à Saint-Maur en 1859 entraîne un accroissement important de la population. Louis-Toussaint y réside davantage pour les mois d'été, préférant rester à Paris pendant l'hiver.

En 1865, l'année où son épouse meurt à Saint-Maur, Louis-Toussaint s'engage dans la vie politique communale. Il devient conseiller municipal de Saint-Maur-des-Fossés<sup>88</sup>.

À l'été 1874, Alphonse-Honoré Piver célèbre le centenaire de sa maison avec tous ces employés, de Paris, Aubervilliers et Grasse, lors d'un banquet organisé à Saint-Maur<sup>89</sup>.

Louis-Toussaint Piver meurt le 1 mars 1877 au 29 faubourg Saint-Martin<sup>90</sup>. Dans son testament, il lègue 1000 francs pour les pauvres de la commune de Saint-Maur, ainsi qu'une partie de sa garde-robe. À la naissance de son petit-fils en 1881, Gaston-Honoré-Marie, Alphonse-Honoré réside toujours au 1 impasse de l'Abbaye<sup>91</sup>.

Impliquée dans la vie locale saint-maurienne, la famille Piver, tout comme ses branches Rouché, Nocard et Godillot, apparaît en revanche très discrète sur Aubervilliers. Les principaux interlocuteurs de l'entreprise auprès de la ville sont les directeurs de l'usine.



Sortie du personnel de l'usine L.T. Piver. Une main d'œuvre importante et essentiellement féminine.

© Collection Archives communales d'Aubervilliers

87 Archives du Val-de-Marne, État-civil de Saint-Maur-des-Fossés, acte de décès de Marie-Françoise-Alexandrine Martin, 31 mai 1865.

88 *Recueil des actes administratifs de la préfecture du département de la Seine*, Paris, Préfecture du département de la Seine, 1865, p. 365.

89 *Le Figaro*, numéro du 13 juillet 1874, p. 3.

90 Archives de Paris, État-civil, acte de décès de Louis-Toussaint Piver, 2 mars 1877.

91 Archives du Val-de-Marne, État-civil de Saint-Maur-des-Fossés, acte de naissance de Gaston-Honoré-Marie Piver, 29 août 1881.

# Politique sociale

## Former les apprentis aux métiers de l'artisanat

Alphonse-Honoré Piver crée en 1865 un pensionnat d'apprentis, situé au 27 rue Albouy, assez proche du siège parisien de la Maison. Appelé « La Tutelle des apprentis », cette institution a pour but de fournir un apprentissage à vingt-huit enfants qui sont logés et nourris sur place, et placés en apprentissage la journée dans des métiers de toutes les branches de l'industrie<sup>92</sup>. En récompense de cette initiative, il reçoit la médaille d'or de l'enseignement à l'exposition universelle de Paris en 1878.

En revanche, les actions sociales de Piver en faveur de leurs salariés restent assez maigres. Alphonse-Honoré finance un lit à l'hospice de Melun destiné à de vieux ouvriers de sa Maison<sup>93</sup>. Certains de ses concurrents se montrent bien plus généreux : Antonin Raynaud dépense 150 000 francs pour bâtir un hospice à côté de son usine à Levallois afin d'accueillir 150 anciens ouvriers de la parfumerie et des industries rattachées ; Ed. Pinaud ouvre une crèche gratuite dans son usine ; Roger & Gallet installe une crèche, une garderie maternelle pour les enfants jusqu'à 7 ans et verse des allocations pour les enfants de moins de 16 ans.

Certains parfumeurs installent leur demeure au plus près de l'usine pour vivre au rythme du travail de leurs ouvriers et renforcer l'esprit de corps de la Maison. Les parfumeurs Raynaud, Raspail, Millot, Cottance et Chetelat adoptent ce mode de vie. Mais les Piver n'optent pas pour cette idée, préférant vivre l'hiver à Paris et l'été dans leur demeure de Saint-Maur-des-Fossés.

Enfin, de malheureux accidents peuvent arriver, telle que l'explosion à l'usine en 1902. En 1893, un ouvrier occupé à ranger des flacons de parfum sur des rayons tombe de son échelle et meurt peu après<sup>94</sup>.

Paul Nocard, président du conseil d'administration de la Maison Piver, mécène et philanthrope, a fondé au sein de l'entreprise plusieurs œuvres dont une société de secours mutuel<sup>95</sup>, « des allocations pour les femmes en couche, des lits fondés dans les hôpitaux, et des retraites

---

92 *Le Figaro*, numéro du 11 novembre 1878, p. 1.

93 Rosine Lheureux, *Une histoire des parfumeurs. France 1850-1910*, Paris, Champ Vallon, 2016, pp 70-74.

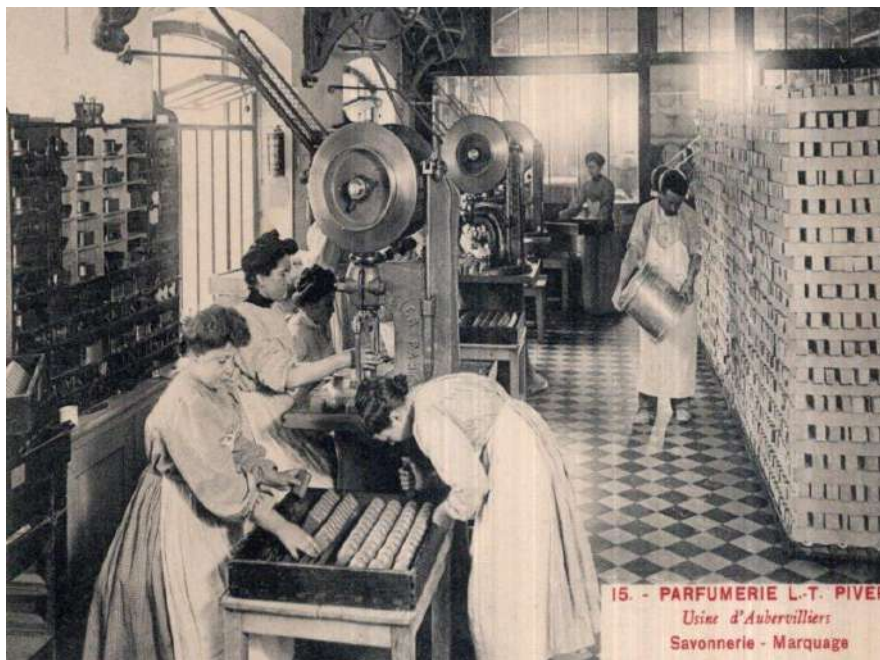
94 *La Patrie*, numéro du 29 octobre 1893, p. 3.

95 Archives nationales, dossier Légion d'honneur de Paul Nocard, LH//1995/10.

ouvrières spéciales »<sup>96</sup>. À sa mort en 1929, sa veuve met une demeure à disposition d'enfants défavorisés.

## Les femmes au sein de la Maison Piver

La parfumerie se caractérise par une main-d'œuvre majoritairement féminine, ce qui la rapproche ainsi des industries du textile. À l'échelle nationale, en 1861, la parfumerie fait vivre 60,5 % de femmes<sup>97</sup>. Cette part s'accroît dans les décennies suivantes. Ce sont majoritairement des ouvrières. En témoignent les cartes postales représentant le personnel. Les tâches se répartissent distinctement entre hommes et femmes : les premiers sont employés à la fabrication, pour l'entretien des machines, à la presse, au pilonnage, au mélange des matières dans les cuves et tous les travaux nécessitant de la force ; les secondes sont placées au conditionnement, soit la mise en boîte ou en coffret et le bouchage des flacons luxueux. Les représentations de l'usine Piver à Aubervilliers parues dans *Le Monde illustré* en 1869<sup>98</sup> sont à ce titre évocatrices : dans la galerie des ouvrières, pour l'eau de Cologne, seules des femmes sont attablées pour mettre les flacons dans leurs emballages, tandis que la galerie des chaudières montre uniquement des hommes, debout, qui s'activent autour des cuves de savon. Les usines communiquent volontiers sur la représentation de leurs ateliers de conditionnement. On y voit les femmes attablées autour de longues tables sur lesquelles les



Atelier de savonnerie, vers 1910. Les femmes sont affectées au marquage des savons, les hommes portent les charges lourdes.

© Collection Archives départementales de Seine-Saint-Denis

<sup>96</sup> *Parfumerie L.T. Piver*, Imprimerie Vaugirard, Paris, 1926.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>98</sup> *Le Monde illustré*, numéro du 20 novembre 1869, p. 333.

hommes distribuent le travail qu'elles ont à faire. Ces représentations sont le fruit de mises en scène réfléchies : aux femmes, les activités qui requièrent habileté, méticulosité, patience ; aux hommes, celles qui exigent force et résistance physique.

Leur comportement est surveillé de près. En 1884, *Le Cri du peuple* dénonce le règlement de l'usine Piver qui interdit aux ouvrières de parler : « Défense de parler ; sinon amende d'un ou deux sous. Chez Piver, les paroles inutiles coûtent cher »<sup>99</sup>. Les ouvriers sont tenus de travailler douze heures par jour. Le salaire des ouvrières varie de 1fr.25 à 2fr.77 par jour, soit 10 à 20 centimes de l'heure.

En octobre 1880, l'usine est confrontée à une grève des ouvrières<sup>100</sup>. Les cinquante ouvrières se plaignent d'une pression trop importante sur la quantité de travail exigée qui entraîne, si elle n'est pas respectée, une diminution de leur salaire. De plus, elles dénoncent un abus sur l'impact d'une absence : une heure absente équivaut à deux heures de travail retranchées.

La grève ne dure que quelques jours et les ouvrières sont contraintes de reprendre le travail.

Dans tous les secteurs de l'industrie, les salaires des femmes sont inférieurs à ceux des hommes. La parfumerie n'échappe pas à cette tendance. En août 1907, à la suite d'une grève salariale, les ouvriers des établissements Chiris à Grasse obtiennent une augmentation de 50 centimes sur leur salaire initial de 2,50 francs par jour ; les ouvrières ne reçoivent que 25 centimes de plus sur leur salaire de 1,25 francs<sup>101</sup>. Et cela n'évolue guère dans les décennies suivantes. La comparaison des salaires chez Chiris en 1929 est éloquente : tandis que les rémunérations mensuelles des hommes oscillent entre 300 et 1150 francs, celles des femmes se situent entre 150 et 425 francs<sup>102</sup>. Cette différence s'explique essentiellement par le manque de reconnaissance du travail des femmes. Celui-ci n'est pas considéré comme étant qualifié, ce qui entraîne *de facto* un salaire réduit au minimum.

En 1936, les ouvrières de Piver participent activement aux mouvements de grève. Certaines se relayent pour occuper l'usine la nuit. Après 14 jours, elles obtiennent la journée de travail de 8 heures et la semaine de 5 jours, les congés payés et une hausse des salaires.

---

99 *Le Cri du peuple*, numéro du 2 mars 1884, p. 3.

100 *Le Rappel*, numéro du 13 octobre 1880, p. 3.

101 Éliane Perrin, *L'âge d'or de la parfumerie à Grasse, d'après les archives Chiris (1768-1967)*, Aix-en-Provence, Édisud, 1996, p. 84.

102 Coline Zellal, *À l'ombre des usines en fleurs. Genre et travail dans la parfumerie grasseoise, 1900-1950*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2013.

## Les odeurs de l'usine

Le décret du 15 octobre 1810 organise en trois classes les établissements industriels qui répandent « une odeur insalubre ou incommode »<sup>103</sup>. Les distilleries sont placées dans la deuxième classe, comme pouvant être à proximité des habitations après vérification de leur caractère inoffensif vis-à-vis du voisinage, et les savonneries sont dans la troisième classe, qui ne présente pas d'inconvénient mais doit tout de même être surveillée par la police. En effet, le problème de la mauvaise odeur est récurrent dans les oppositions à l'implantation de nouvelles usines. Mais en réalité, le problème vient surtout de l'amalgame entre savonnerie de ménage et savonnerie de toilette. La première est bien davantage nuisible à l'odorat que la seconde, en raison des sodes brutes qui sont utilisées<sup>104</sup>.

Une description de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dresse un portrait très négatif de l'environnement olfactif à Aubervilliers : « Un mauvais petit chemin courant entre deux murs et conduisant à une plaine entourée d'usines, nous amène à Aubervilliers. Le pays se présente à nous noir, fumeux, laid et triste ; ce sont, sur un territoire d'environ 550 hectares, des groupes de fabriques et d'ateliers, reliés souvent par des voies ferrées qui traversent les rues. À l'exception de l'usine de la parfumerie Piver, vous ne rencontrerez guère ici que des briqueteries, des fabriques de produits chimiques, d'engrais, de graisses, d'huiles, d'encre d'imprimerie, des fonderies de suif, toutes industries utiles, nous le reconnaissons, mais saturant l'air des plus désagréables odeurs »<sup>105</sup>.

Dans la ville, selon l'orientation du vent, les habitants sentent l'odeur de la parfumerie Piver<sup>106</sup>. En comparaison avec les odeurs des usines de suif, de colle ou les boucheries de la ville, la parfumerie Piver fait figure d'exception. « Je voulais travailler chez Piver car ça sentait bon », raconte une ouvrière de l'usine.

Les odeurs au sein de l'usine Piver sont, pour certaines, très désagréables<sup>107</sup>. Les ouvrières en poste à la poudrerie se protègent avec un tampon d'ouate sur la bouche. Les poudres sont

---

103 François Coreil et Léon Nicolas, *Les industries insalubres, établissements classés ; historique, législation, nomenclature...*, Paris, E. Dunod et E. Pinat, 1908, p. 42.

104 Eugénie Briot, *La chimie des élégances : la parfumerie parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle, naissance d'une industrie du luxe (1830-1914)*, thèse sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, CNAM, 2008, pp. 255-256.

105 Alexis Martin, *Les étapes d'un touriste en France*, Paris, A. Hennuyer, 1890, p. 106.

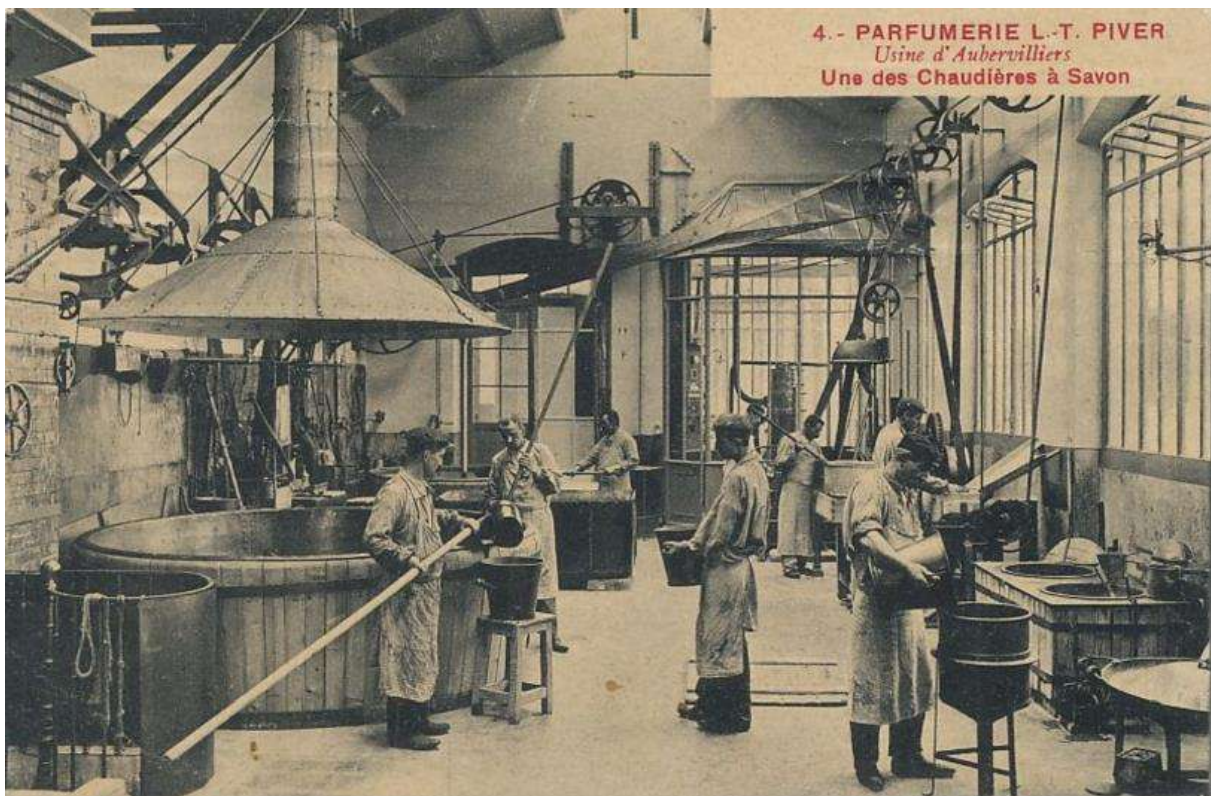
106 Léon Bonneff, *Aubervilliers*, Saint-Denis, Le Vent du Ch'min, 1981, pp. 275-276.

107 *L'Humanité*, numéro du 30 août 1935, p. 5.

composées d'oxyde de zinc, de talc, d'alun, de kaolin et de farine non panifiable. La poudre, qui passe par plusieurs tamis, emplit l'air de poussières.

La salle consacrée à la mise en sachets de la lessive et du savon en paillettes imprègnent aussi l'air d'odeurs. Les lessives sont fabriquées à partir de carbonate de soude, de silicate de soude et de pâte à savon. Quant au savon en paillettes, il est fait de graisse fondue, de soude liquide et de sel corrosif. Dans ce département également, les ouvrières tentent de se protéger de toutes les poussières lorsqu'elles remplissent les sachets par un tampon d'ouate ou un mouchoir sur la bouche.

À la verrerie, les flacons et les bouteilles sont rincés dans une eau chargée d'acide. Outre le fait que les mains des ouvrières souffrent de cet acide, il s'en dégage aussi une odeur étouffante.



Atelier des chaudières à savon où s'opère le mélange odorant de suif, d'huile et de soude caustique.  
© Collection Archives départementales de Seine-Saint-Denis



**Plan d'identification des bâtiments de l'établissement L.T. Piver d'Aubervilliers selon leur fonction d'origine, vue aérienne, 2021**

Usine 143-153 avenue Jean-Jaurès :

- 1a : distilloir
- 1b : générateurs
- 2a : verrerie
- 3 : atelier des essences
- 4 : écuries
- 5 : verrerie
- 6 : atelier des poudres de riz
- 7 : bâtiment administratif
- 8 : transformateur électrique
- 9 : atelier de cartonnage et des caisses
- 10 : atelier des pommades
- 11 : magasin central
- 12 : savonnerie

Annexe 161 avenue Jean-Jaurès :

- 13 : écuries
- 14 : dépôt des matières premières
- 15 : garage
- 16 : atelier de menuiserie

**DESCRIPTION HISTORIQUE ET ARCHITECTURALE DE  
L'USINE L.T. PIVER D'AUBERVILLIERS**

Fondée en 1774, L.T. Piver est l'une des plus anciennes maisons françaises de parfumerie encore en activité. Aujourd'hui discrète, l'entreprise occupait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une place de premier ordre aux côtés de Guerlain, Pinaud, Roger et Gallet, ou encore Bourjois. Stimulé par les innovations scientifiques et techniques, l'essor de l'hygiène et la renommée grandissante des « produits de Paris » à l'international, l'ensemble du secteur s'est développé<sup>1</sup> et restructuré durant la période. Pour L.T. Piver, c'est à Aubervilliers que s'est engagée cette mue pour aboutir, au milieu des années 1920, à la constitution de l'une des plus puissantes usines de parfumerie du pays.



Publicité L.T. Piver,  
illustration de *À la Reine des fleurs*, vers 1880  
© Collection Société L.T. Piver

## L.T. Piver, la construction d'une notoriété

Lorsque L.T. Piver ouvre son usine à Aubervilliers en 1869, la société a près d'un siècle d'existence. Un siècle durant lequel son fondateur, Louis-Toussaint Piver, puis son successeur, Alphonse-Honoré Piver, ont transformé l'enseigne d'origine, *À la Reine des fleurs*, en l'un des fleurons de la parfumerie française. Preuve de sa réussite, elle dispose dès cette époque d'une usine de production des matières premières odorantes à Grasse, d'une savonnerie à La Villette, de divers ateliers à Paris répartis entre le Faubourg Saint-Martin et l'immeuble du siège, boulevard de Strasbourg, puis de plusieurs boutiques dans la capitale, à Londres et Bruxelles.

<sup>1</sup> Entre 1846 et 1860, le chiffre d'affaire du secteur a progressé de 14 à 37 millions de francs. Eugénie Briot, *La fabrique des parfums. Naissance d'une industrie de luxe*, Vendemiaire, 2015, p.83

Fournisseur de la cour de Charles X, puis de Napoléon III, L.T. Piver a bâti sa réputation sur une logique continue d'innovations techniques et commerciales. Ses perfectionnements apportés aux procédés d'enfleurage, d'extraction ou de distillation, lui ont permis de réduire les temps de fabrication et le prix de revient de sa production<sup>2</sup>. S'adaptant aux attentes d'un marché intérieur en plein essor, notamment sous l'effet des préoccupations hygiénistes, l'entreprise s'est également très tôt orientée vers l'export.

Distinguée à chaque Foire internationale ou Exposition universelle<sup>3</sup>, elle bénéficie aussi d'une reconnaissance du milieu de la parfumerie dont elle a contribué à moderniser les pratiques, à commencer par celle de la fabrication du savon.



**À gauche** : Emballage des savons de toilette dans l'usine Aubervilliers vers 1910. © Collection Archives départementales de Seine-Saint-Denis. **À droite** : Modèle de savon L.T. Piver.

## Aux origines de l'usine d'Aubervilliers

À côté des eaux parfumées, lotions, poudres de riz, crèmes dentifrice et autres pommades, les savons de toilettes représentent une part importante de l'activité de L.T. Piver et plus de la moitié de son chiffre d'affaire. C'est d'abord pour augmenter cette production que la Maison transfère sa savonnerie à Aubervilliers, route de Flandre, sur un terrain de 2 859 m<sup>2</sup>. Initialement motivée par la volonté d'échapper au paiement de l'octroi de Paris, auquel est soumise l'usine de La Villette depuis 1867, l'entreprise trouve aussi en banlieue les moyens de son extension. Malgré l'absence de raccordement ferroviaire, le site se trouve au centre d'un réseau d'infrastructures de transport. La route nationale, les canaux de Saint-Denis et de l'Ourcq, puis les gares de marchandises du Nord et de l'Est, le relie aux régions productrices de matières premières odorantes (Sud de la France, ports du Havre et de Bordeaux) ainsi qu'à

<sup>2</sup> Voir la première partie, notamment le paragraphe consacré à Alphonse-Honoré Piver

<sup>3</sup> Voir la première partie, le paragraphe consacré aux Produits de la Maison Piver

son usine de Grasse qui lui fournit ses huiles essentielles et pommades odorantes. À Aubervilliers, l'entreprise peut également maintenir ses réseaux d'approvisionnement locaux. Ses ateliers de Paris, en premier lieu, où sont réalisées les pommades les plus fines, puis les verreries, les fabricants de soude caustique, distributeurs d'alcool industriel, producteurs de suif ou de glycérine, qui se retrouvent en nombre sur ce territoire dominé par l'industrie chimique du traitement des résidus organiques. Enfin, la banlieue offre à la Maison Piver les surfaces de terrains nécessaires pour repenser l'organisation de son activité et moderniser ses installations. Les séchoirs automatiques et machines à modeler les savons imaginés par Alphonse Piver trouvent ainsi place aux côtés des autres équipements du site (chaudières à savon, alambics de distillation...).



**L.T. Piver Aubervilliers, l'usine dans son territoire en 1936** © Département de la Seine-Saint-Denis / Opixido

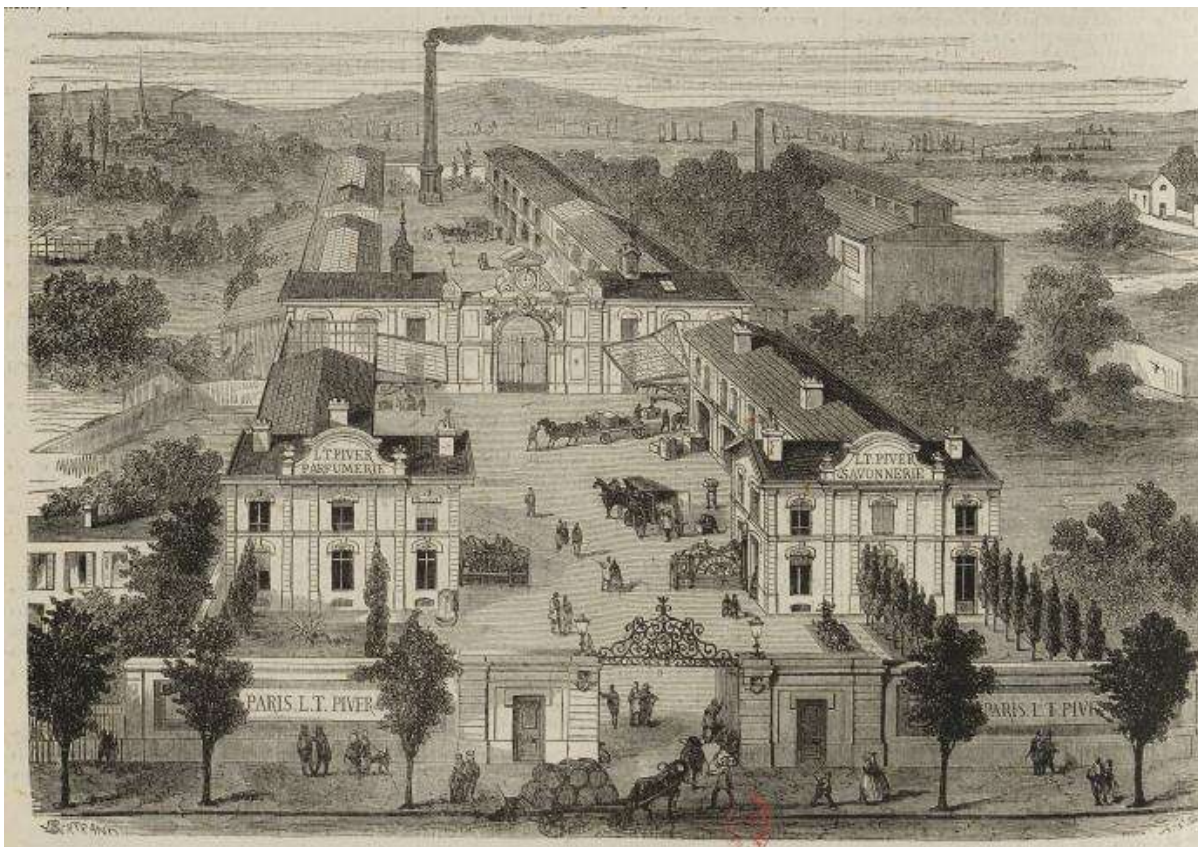
En 1869, la Maison Piver transfère sa fabrique de savons et parfumerie de La Villette (1) à Aubervilliers, le long de la route de Flandre (2). L'entreprise reste ainsi proche de son siège et des ateliers situés dans le nord-est de Paris et conserve son réseau d'approvisionnement via le canal de Saint-Denis (3) et les lignes de chemin de fer (4).

Le territoire offre également à L.T. Piver la possibilité d'étendre son activité en investissant les terrains voisins de l'usine (5-6). Des extensions d'autant plus facilement acceptées que le secteur se constelle d'autres établissements chimiques axés sur le recyclage des résidus organiques issus, entre autres, des abattoirs de La Villette (7) : fondoir de suif (8), fabrique de graisse et de margarine (9), extraction des corps gras et production alimentaire (10). Un véritable écosystème se met progressivement en place dans lequel les entreprises fonctionnent en interdépendance et où la Maison Piver trouve ses fournisseurs.

L'ensemble est regroupé dans une usine-écran, présentée dans la presse comme un modèle du genre<sup>4</sup>. Un petit palais de l'industrie, pensé dans un esprit de composition équilibrée et d'architecture soignée, exaltant la réussite de l'entreprise. Une architecture de représentation adoptée ailleurs par d'autres maisons de parfumerie tel Violet à Saint-Denis ou Oriza à Levallois-Perret.

## La première manufacture – 1869

L'organisation harmonieuse de l'usine se dévoilait dès le portail franchi. De part et d'autre d'une avant-cour bordée de jardins, deux pavillons symétriques coiffés de frontons marquaient l'entrée. À l'arrière de ces bureaux et logements s'étiraient deux autres corps de bâtiments à usage de remises, écuries, dépôts de verres et de caisses. Au fond, un porche monumental surmonté d'un fronton à horloge donnait accès à une seconde cour dans laquelle se trouvaient les espaces de fabrication. Laboratoire, distilloir, savonnerie, entrepôt, l'ensemble était alimenté par une machine à vapeur qu'une haute cheminée de briques aidait au tirage et à



L'usine L.T. Piver d'Aubervilliers en 1869 – *Le Monde illustré*, 20 novembre 1869

<sup>4</sup> La nouvelle usine L.T. Piver à Aubervilliers est présentée dans *Le Monde Illustré* du 20 novembre 1869 ; *La Presse illustrée* du 18 décembre 1869 ; *Le Panthéon de l'industrie* du 13 janvier 1878 ; *Le Figaro* du 11 novembre 1878.

l'évacuation des fumées. De cette première manufacture ne subsistent qu'une porte d'entrée sur l'avenue et deux corps de bâtiments regroupant, d'un côté, le distilloir (1a) et les générateurs (1b), puis, de l'autre, la verrerie (2a) et le laboratoire (2b). Construits en moellons de calcaire maçonnés et enduits, ces deux bâtiments s'élèvent, comme les précédents, sur deux niveaux. Une charpente hybride, associant arbalétriers et poinçons en bois, puis consoles, aiguille pendante et tirants métalliques, porte une toiture à deux pans couverte de tuiles mécaniques et de verrières. Les façades sont éclairées par des baies en arcs segmentaires initialement séparées par des pilastres à refends. Un décor disparu mais encore perceptible sur les pignons situés sous le passage couvert. Deux extensions ont été réalisées dans les années 1890 de part et d'autre de la distillerie. Deux abris à structures métalliques rivetées sont édifiés pour fermer la chaufferie et créer un espace à la fonction indéterminée. En 1870, l'usine produit entre 7 000 et 8 000 pains de savon par jour et emploie près de cent personnes.



Ancien distilloir, salle des générateurs et leurs extensions 1a (droite) et 1b (gauche).

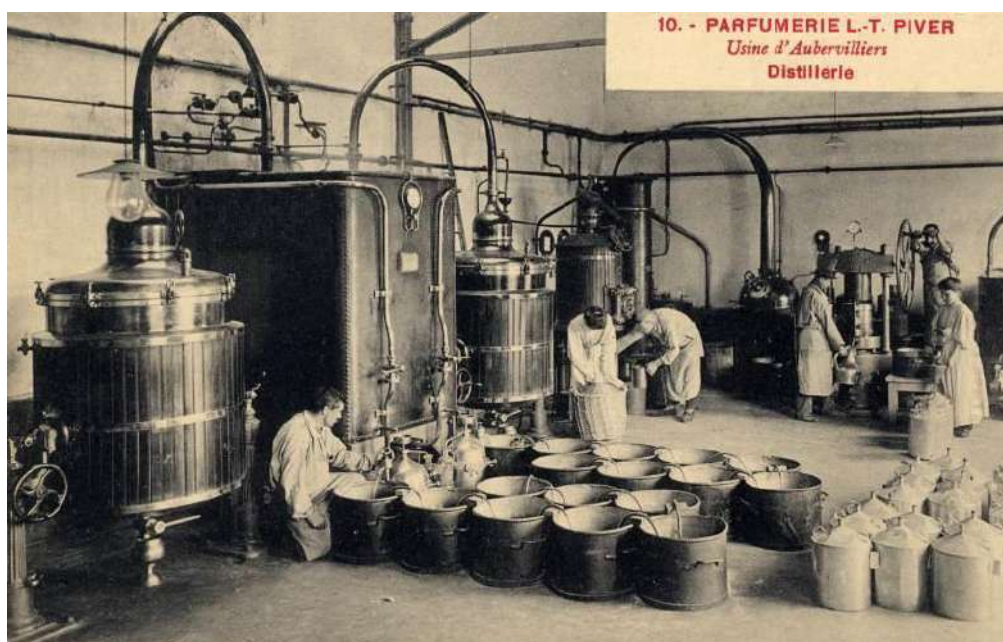


Modénatures conservées sous le passage, et charpente de l'ancien distilloir, 2023

## Création d'un département distillerie face à l'usine – 1885

En 1885, Lucien-Toussaint Piver, successeur de son père, Alphonse, étend l'établissement d'Aubervilliers. Un nouveau terrain de 1 700 m<sup>2</sup> est acquis sur la rue de la Motte, face à la première usine, en vue d'y installer un atelier de distillation par solvant volatil (sulfure de carbone). Ce procédé innovant, voire précurseur, permet de réduire les coûts d'extraction des matières odorantes tout en améliorant leurs propriétés olfactives. D'abord employée pour les racines d'iris, dont l'essence est abondamment utilisée dans les produits L.T. Piver, la distillation par les solvants est appliquée à d'autres types de racines, noix et résines.

Placé à l'écart de l'usine, l'atelier se résume initialement à un hangar isolé au centre de la parcelle. Avec l'essor des créations de la marque au début du XX<sup>e</sup> siècle, les besoins en matières odorantes entrant dans la composition des parfums augmentent et rendent nécessaire l'extension de la distillerie. Entièrement dédiés à cette activité, les terrains de la rue de la Motte se couvrent progressivement de nouveaux laboratoires, entrepôts et halles de distillation des matières premières naturelles, puis de synthèse à partir des années 1895. Toutes les essences sortant des ateliers servent alors à parfumer des gammes complètes de produits réalisés en partie de l'autre côté de la rue. En dehors des documents d'archives, rien ne subsiste désormais de ces bâtiments<sup>5</sup>.



**Groupe d'alambics de la distillerie.** L'extraction des huiles essentielles s'effectue par le passage des matières odorantes dans les deux alambics, ici à vapeur d'eau, placés sur les côtés. La vapeur chargée de particules odorantes remonte par le col de cygne, puis se refroidit en traversant le réfrigérant situé au centre. Le distillat est recueilli dans des vases, puis versé dans des bidons avant de rejoindre les caves de macération.

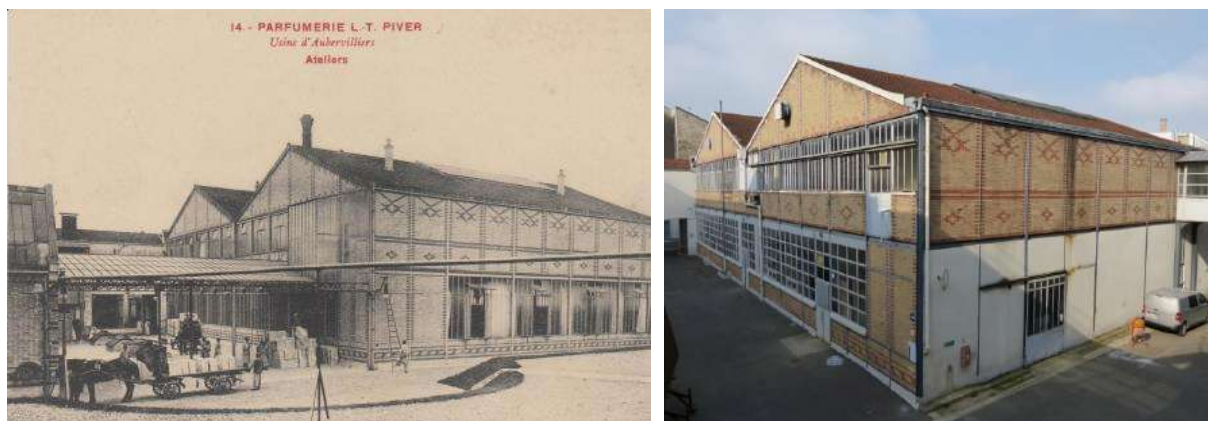
© Collection Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

<sup>5</sup> Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, 1322W299 – Installations classées, autorisation d'installation d'une distillerie au sulfure de carbone 1885.

## Apparition de la synthèse et premières extensions – 1907-1911

Introduite par l'ingénieur chimiste Jacques Rouché (1862-1957)<sup>6</sup>, co-dirigeant de la Maison L.T. Piver, et gendre de Lucien Piver, la synthèse modifie l'activité de la société à l'image de ce que traverse l'ensemble du secteur. Permettant d'obtenir des reconstitutions d'odeurs à moindre coût, elle offre également la possibilité d'en concevoir de nouvelles, inexistantes à l'état naturel. Les assemblages se complexifient, stimulant la création placée sous la direction de Georges Darzens (1867-1954), chef du laboratoire de recherche, et du parfumeur Pierre Armingeat (1874-1955). Entre 1898, date de commercialisation de *Trèfle Incarnat*, premier parfum de synthèse de la Maison, et 1913, une quinzaine de créations sortent des laboratoires L.T Piver dont *Azurea*, *Rosiris*, *Floramye* et *Pompéia*, fragrance encore présente au catalogue aujourd'hui.

L'accroissement de la production, généré par l'extraction aux solvants volatils et le développement de la synthèse, conduit l'entreprise à étendre l'usine d'Aubervilliers à partir de 1907. En plus de l'agrandissement de la distillerie rue de la Motte, une emprise de 5 000 m<sup>2</sup> jouxtant le premier site est investie pour la construction d'un atelier des essences (3), d'un magasin de stockage abritant une verrerie (disparu) et d'un pavillon de bureaux (disparu).



Atelier des essences vers 1910, et vue du bâtiment en 2023. Le magasin, à gauche, a disparu vers 1924.

© Collection Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Le chantier est confié à Georges Roussi (1847-1934)<sup>7</sup>, maître d'œuvre attiré de la Maison Piver depuis 1897. Auteur de plusieurs casernes et écoles fortement imprégnées de

<sup>6</sup> Jacques Rouché intègre la direction de l'entreprise en 1896. Ingénieur chimiste, formé à l'École polytechnique, il associe le réseau de la recherche scientifique aux démarches d'innovations de l'entreprise notamment autour des molécules de synthèse. En 1897, il nomme son camarade, Georges Darzens, ingénieur chimiste, à la tête du laboratoire de recherche de L.T Piver. Celui-ci y restera jusqu'en 1920.

<sup>7</sup> Georges Roussi est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris en 1877. Architecte de la Ville de Paris puis du Département de la Seine, il se consacre à ses activités libérales à partir de 1908. Ses principales réalisations sont la caserne des pompiers rue de Chaligny (1884) et l'École nationale des arts et métiers (1909-1912). Voir Notice descriptive de Roussi Georges, 37 IFA, Centre d'archives d'architecture contemporaine.

l'académisme « Beaux-Arts », Georges Roussi recourt au vocabulaire plus usuel de l'industrie pour les bâtiments Piver. Le magasin prend la forme d'une halle métallique à rez-de-chaussée couverte d'une toiture en sheds. Une typologie que l'architecte expérimente en parallèle sur le chantier de l'École nationale des arts et métiers de Paris. L'atelier des essences est constitué quant à lui de deux halles métalliques parallèles, aux toitures à longs pans couvertes de tuiles mécaniques et de verrières. Comme la précédente, les structures métalliques sont hourdies de briques ocres et rouges, associées en façade pour créer une déclinaison d'ornements : frises, bandeaux en soubassement, rampants de toiture, chaînages d'angle, formes géométriques rythmant les travées... Ces besoins en éclairement et ventilation le distingue en revanche du magasin. Les façades sont ainsi percées de hautes baies formant des bandeaux vitrés sur chacun des deux niveaux. La lumière pénètre en profondeur dans les ateliers, éclairant les tables d'enflaconnage et de conditionnement des eaux de toilette autour desquelles s'affairent des ouvrières. Les menuiseries comprennent également des ouvrants basculants visant à faciliter le renouvellement de l'air et dissiper les vapeurs entêtantes des eaux parfumées.



Intérieur de l'atelier des essences où s'opèrent l'enflaconnage des eaux parfumées et le conditionnement de certains produits dont les savons et flacons, vers 1910.

© Collection Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

La pièce centrale de cet ensemble n'est toutefois pas visible, elle est souterraine. Sous la cour séparant l'atelier des essences du magasin a été aménagée une cave où sont stockées des centaines de cuves dans lesquelles les essences et leurs assemblages opèrent leur maturation avant leur mise en flacon. L'enfouissement de cette matière première précieuse

garantissait la stabilité d'une atmosphère propice à sa conservation et assurait la sécurité du reste du site en cas d'incendie. L'ensemble s'étendait sur 350 m<sup>2</sup>, répartis en différents espaces structurés autour d'une ossature en béton armé, et percés de trois lanterneaux d'éclairage et aération.



**À gauche** : Cour séparant l'atelier des essences (à gauche), et le magasin (à droite). Au centre, les lanterneaux d'éclairage de la cave aux essences placée en sous-sol. **À droite** : sous-sol, cave aux essences, vers 1910  
© Collection Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Le programme d'extension de l'usine est complété en 1911 par la construction d'une écurie (4) à l'emplacement du jardin de la première parfumerie. Malgré la modestie du programme, Georges Roussi y adopte toute l'ornementation appliquée sur les édifices précédents. Le bâtiment en maçonnerie de briques ocres est animé par des frises, bandeaux et encadrement d'ouvertures en briques rouges qui mettent en valeur la composition de l'ensemble. Au centre de la façade, émergeant du toit à pavillon, une lucarne pendante à foin marque l'axe de symétrie de part et d'autre duquel se développent des *oculi* à l'étage, et des baies et portes d'accès au rez-de-chaussée.



**À gauche** : Bâtiment des écuries. **À droite** : Chargement des attelages hippomobiles face au magasin, vers 1910. © Collection Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Toutes ces dispositions et ces nouvelles installations font l'objet vers 1910 d'une campagne photographique éditée sous forme de cartes postales promotionnelles<sup>8</sup>. La diversité des secteurs d'activité, de l'outillage et l'importance du personnel soigneusement photographié à leur poste de travail, y sont davantage mis en avant que les bâtiments ou le produit manufacturé. Plus qu'une savonnerie moderne, l'usine d'Aubervilliers y apparaît comme un ensemble industriel complet, disposant de ses propres laboratoires, distilloir, atelier d'emballage, atelier des essences... Ce principe de « l'usine intégrée » se renforce les années suivantes, stimulé par la croissance de l'activité d'après-guerre. Le passage à une nouvelle échelle industrielle s'accompagne alors d'un renouvellement des architectures.

## **L'affirmation d'une usine de parfumerie moderne – 1919-1928**

Au sortir de la Première Guerre mondiale, la France doit se reconstruire, son outil industriel se restructurer. Le pays entre dans une période d'importantes mutations économiques, sociétales, et culturelles. Paris, épicerie de ce que l'on dénommera les Années folles, rayonne de nouveau à l'international. La parfumerie s'inspire de cette effervescence. Les maisons élaborent des créations devenues depuis iconiques, *Shalimar* de Guerlain, *N°5* de Chanel, *Arpège* de Lanvin, *Émeraude* de Coty et une reformulation de *Rêve d'Or* pour L.T. Piver.

Dirigée par Paul Nocard (1869-1929) et Jacques Rouché, bientôt rejoint par son gendre Jean Godillot (1885-ap.1950), la Maison Piver applique plus que jamais son slogan « L.T. Piver, parfume le monde entier ! ».

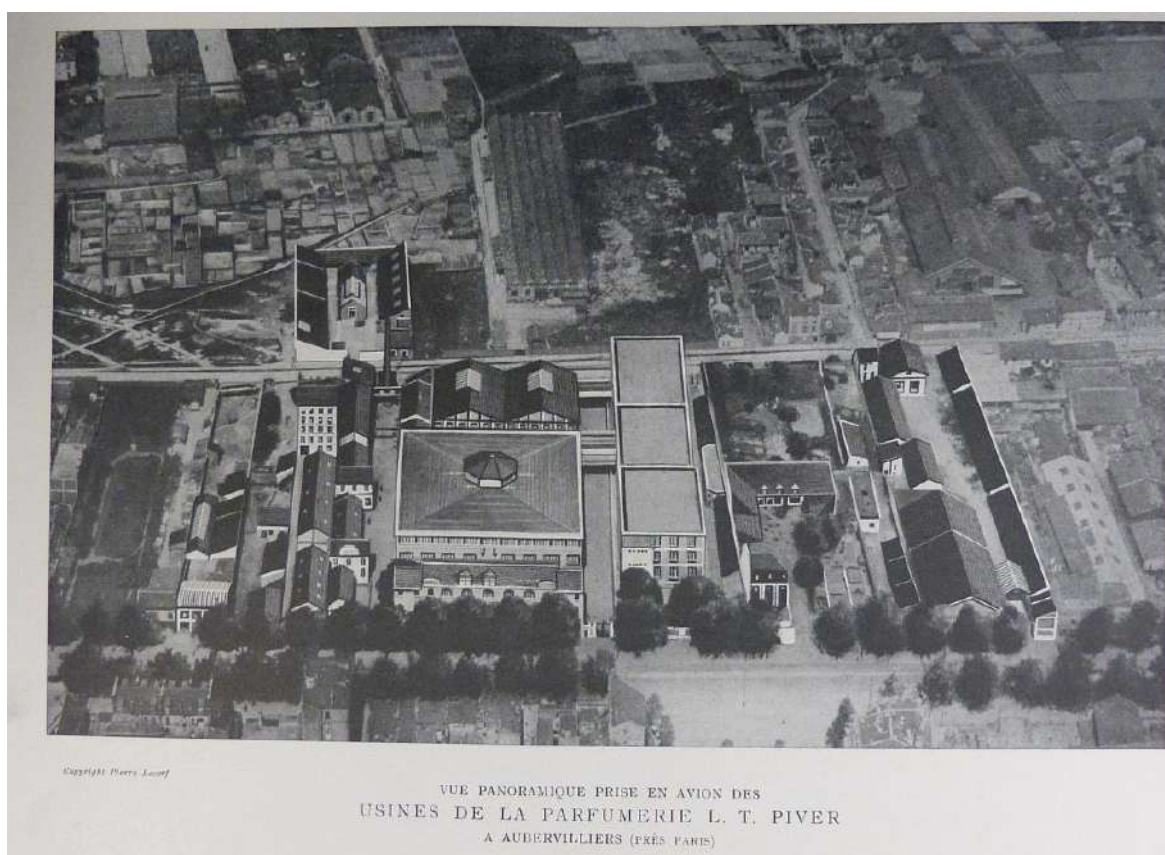
Rendre accessible au plus grand nombre les produits de parfumerie et renforcer ses exportations, deux axes d'une stratégie de massification qui aboutissent à une restructuration des moyens de production. L'entreprise concentre l'essentiel de ses efforts sur l'usine d'Aubervilliers, cherchant à y intégrer toutes les étapes de la chaîne de production et accroître la productivité. Pour y parvenir, trois mots d'ordre : extension, modernisation et rationalisation, qui se traduisent par une réorganisation du site et la construction de nouveaux bâtiments.

Entre 1919 et 1925, suite à l'achat de nouveaux terrains, le site est étendu de 7 000 m<sup>2</sup> de part et d'autre de l'usine d'origine. Un espace de 4 900 m<sup>2</sup> est également investi, plus au nord, au 161 de l'avenue Jean-Jaurès. Avec les ateliers de la rue de la Motte, l'établissement L.T. Piver

---

<sup>8</sup> Douze cartes postales de l'usine L.T. Piver d'Aubervilliers ont été éditées par Gaston Francq à Pantin, vers 1910. Celles-ci sont conservées dans les séries de documents figurés « Fi » des Archives communales d'Aubervilliers et des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, dont proviennent la totalité des illustrations de l'étude.

d'Aubervilliers couvre désormais plus de deux hectares répartis sur trois emprises. L'entreprise y déploie son projet d'usine moderne et rationnelle en regroupant les services et ateliers autrefois dispersés dans Paris, et en rattachant des activités jusqu'alors externalisées. Tous les secteurs nécessaires au fonctionnement autarcique d'une usine de parfumerie sont ainsi intégrés: stockage des matières premières, distillerie, laboratoires et ateliers des matières de synthèse, ateliers de fabrication des savons de toilette, poudres de riz, pommades, fards, dentifrices, brillantines, eau de toilette et lotions, ateliers de cartonnage et de verrerie, de conditionnement et d'enflaconnage, magasins des produits finis et d'expédition, ateliers d'entretien, de menuiserie et de mécanique, garage pour camions de livraison, bureaux, réfectoire, vestiaires, blanchisserie et infirmerie. L'ensemble est raccordé au réseau électrique de secteur et dispose de son propre transformateur.



**Vue panoramique de l'établissement L.T. Piver d'Aubervilliers vers 1925.** Le montage photographique fait ressortir les diverses emprises L.T. Piver d'Aubervilliers. Les nouveaux ateliers de l'usine, situés au centre de l'image, ont été dessinés. À leur gauche se trouvent ceux de la manufacture d'origine, au fond, ceux de la distillerie, et totalement à droite, l'emprise du 161 avenue Jean-Jaurès.

© Collection Société L.T. Piver

Si quelques bâtiments conservent leurs fonctions d'origine, tel l'atelier d'enflaconnage, la cave aux essences et la distillerie, l'essentiel prend place dans de nouvelles constructions. Georges Roussi, qui coordonne le projet aux côtés de son gendre, l'architecte Jacques Bonnier (1884-

1964), accompagné de ses collaborateurs<sup>9</sup>, substitue au modèle de la halle industrielle des bâtiments à trois niveaux et toit terrasse. Une typologie usinière largement répandue, y compris dans le secteur de la parfumerie<sup>10</sup>, qui répond ici autant à un besoin de surfaces qu'à une recherche de rationalisation de la chaîne de production. Mais bien plus que d'optimiser l'organisation verticale du process, il s'agit par cet étagement de faciliter la circulation horizontale des hommes et des produits en raccordant, par des passerelles doubles, chaque niveau d'atelier au magasin de groupage et d'expédition placé au centre de l'usine. Ce vaste chantier est conduit en trois grandes campagnes de travaux qui s'échelonnent de 1920 à 1928, et présentent chacune leurs spécificités constructives et stylistiques.

### **Première tranche, 1919-1920 : atelier de verrerie et d'emballage (5), atelier des poudres de riz (6), bâtiment administratif (7) et transformateur (8)**

Afin de ne pas mettre l'usine à l'arrêt, le chantier débute en 1920 sur les terrains nouvellement intégrés au nord et en bordure de l'avenue Jean-Jaurès. Un bâtiment affecté aux ateliers de verrerie et d'emballage (5), et un autre pour les poudres de riz et leur conditionnement (6), sont réalisés en premier. Suivent le bâtiment administratif (7), regroupant les bureaux des services et de la direction, puis le transformateur (8). Malgré leurs fonctions très diverses, les trois premiers bâtiments présentent une physionomie très proche. Les matériaux et leur mise en œuvre sont identiques. Fondation et rez-de-chaussée sont élevés en pierres de meulière maçonnées, et les niveaux supérieurs en briques ocres. Les planchers reposent sur des colonnes en fonte ou sur des piliers en acier constitués de fers plats et cornières assemblés par rivetage. Leurs épaisseurs sont calculées pour supporter les charges des nouvelles installations. Soit une résistance de 1 000 kilos / m<sup>2</sup> pour le rez-de-chaussée et le premier étage de la verrerie, 800 kilos / m<sup>2</sup> pour l'atelier des poudres comme pour les bureaux. Les façades des trois bâtiments sont aussi réalisées suivant un même dessin, tant pour les décors que pour les percements. Afin de les harmoniser avec ses réalisations antérieures, Georges Roussi s'inspire de leur ornementation de briques rouges pour marquer les plans de travées, souligner les baies et linteaux, et former des bandeaux. Les travées régulières sont percées de baies rectangulaires aux menuiseries métalliques sur les premiers niveaux et en arcs segmentaires pour le dernier. Rythmant la façade, chacune des travées est séparée par des

---

<sup>9</sup> Jacques Bonnier, est diplômé de l'École des Arts décoratifs et des Beaux-arts de Paris où il obtient son diplôme d'architecte en 1911. Il est le fils de Louis Bonnier, architecte, peintre et théoricien de la ville, figure de l'Art déco. Jacques travaille pour la Maison L.T. Piver au côté de son beau-père Georges Roussi ce qui lui donne accès aux commandes de la famille, dont l'hôtel Godillot à Paris (1927-1931), l'une de ses œuvres les plus importantes. Ses collaborateurs sur l'usine d'Aubervilliers sont Charles Sanlaville et Edmond Hannier.

<sup>10</sup> À la même période, l'architecte Léon Le Bel (1883-1968) réalise à Grasse plusieurs usines de parfumerie à étages. Cette typologie se retrouve également sur l'usine Roger et Gallet à Levallois-Perret.

pilastres de briques ocres couronnés d'un chapiteau à double consoles de ciment blanc qui soutiennent une corniche saillante soulignée d'une frise enduite. Un acrotère en ciment prolonge la façade au-dessus du toit terrasse et dissimule l'étanchéité de la couverture.



**Haut/Gauche** : Atelier des poudres de riz – **Haut/Droite** : Atelier de la verrerie - **Bas/Gauche** : Pilier de support des planchers de l'atelier des poudres de riz – **Bas/Droite** : Disposition des tables de conditionnement dans l'atelier des poudres de riz, vers 1927. © *L'illustration*, n°4424, 17 décembre 1927

Bâtiment de représentation, exposant aux regards de tous l'importance de l'usine, et par là même la réussite de l'entreprise, le bâtiment de bureaux a bénéficié d'un traitement décoratif plus conséquent. L'appareillage de briques ornemental se complexifie. Un bandeau de briques posées de champ et en saillie ceinture l'édifice au niveau du rez-de-chaussée. Une large frise marque sa partie haute, tout en soulignant les doubles consoles des pilastres. Leur prolongement au-dessus de la corniche de ciment blanc forme un crénelage en couronnement du bâtiment qui contribue à sa monumentalité. Un effet initialement accentué par la présence de deux frontons segmentaires, placés de part et d'autre de la façade sur rue, et portant

l'inscription PIVER. Cet ornement aujourd'hui disparu confirmait la vocation de « vitrine de l'entreprise » attribuée alors aux bureaux.

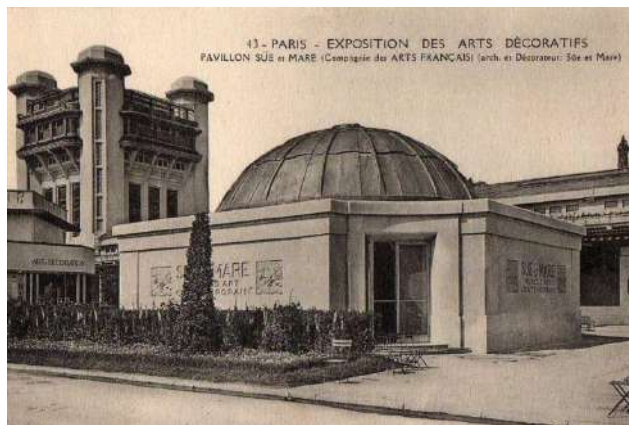


**Haut** : Bâtiment administratif depuis l'avenue Jean-Jaurès. – **Bas/Gauche** : Rampe d'escalier extérieure du bâtiment administratif aux initiales de Louis-Toussaint-Piver. **Bas/Droite** : Rampe intérieure du bâtiment administratif aux motifs Art déco.

Des effets décoratifs sont également appliqués aux ferronneries. Les rampes d'accès aux deux entrées sur cour sont marquées des initiales de la marque Louis-Toussaint-Piver. À l'intérieur, l'escalier principal comprend une rampe en fer forgé aux motifs Art déco. Des lignes ondulées parcourues de volutes évoquent tout autant l'élément végétal, matière première de L.T. Piver, que le dessin de ses flacons de parfums. À l'image d'autres parfumeurs, tels Guerlain ou D'Orsay, la maison recourt régulièrement à des artistes et décorateurs pour la conception de ses flacons et mobiliers commerciaux. André Mare et Louis Süe<sup>11</sup>, deux figures

<sup>11</sup> Louis Süe (1875-1968), architecte, et André Mare (1885-1932), peintre, fondent en 1919 la Compagnie des arts français. Créateur de mobilier et décorateur, ils aménagent stand, boutique ou résidence pour les parfumeurs Jean Patou, Helena Rubinstein, puis les parfumeries D'Orsay, et L.T. Piver.

de l'Art déco très convoitées dans le milieu de la parfumerie, réalisèrent ainsi pour L.T. Piver le flacon de *Rêve d'Or* et divers stands d'exposition au milieu des années 1920.



**À gauche** : pavillon réalisé par Louis Süe et André Mare pour la Compagnie des arts français à l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925.  
**À droite** : Flacon du parfum *Rêve d'Or* de L.T Piver, conçu par Süe et Mare.  
© Collection particulière

### Seconde tranche, 1921-1927 : ateliers de cartonnage (9) et de pommaderie (10)

Dès 1921, la première tranche de travaux à peine achevée, l'entreprise engage la poursuite de son projet d'agrandissement et de modernisation. Deux nouveaux bâtiments dédiés à la fabrication des cartons et caisses d'emballage (9), puis à celle des pommades, fards et dentifrices (10), sont programmés. Placés dans les espaces interstitiels séparant les deux ateliers de verrerie et des poudres, ils prolongent le bâti existant pour constituer un alignement continu en partie nord des terrains. Si leurs gabarits sont strictement identiques (R+2), leur mise en œuvre a, quant à elle, évolué. Les murs maçonnés et les piliers d'acier ont été remplacés par une structure en béton armé. Un choix motivé par les propriétés du matériau qui permet de réduire de moitié le nombre de points d'appui au sol pour une résistance aux charges équivalente (700 kg / m<sup>2</sup> pour l'emballage et 800 kg / m<sup>2</sup> pour la pommaderie).



Chantier de construction de l'atelier de cartonnage, élévation de l'ossature en béton armé, vers 1921.  
© CAPA / Archives d'architecture contemporaine

Avec une trame de poteaux dédensifiée, les espaces de travail sont optimisés pour recevoir des appareils plus nombreux ou volumineux. Une nécessité particulièrement perceptible pour l'atelier de cartonnage qui regroupe, au rez-de-chaussée, une scierie mécanique pour la réalisation des caisses en bois puis, aux étages, une myriade de machines : refouleuses, mitrailleuses, coupeuses d'angle et à plat, encolleuses, traceuses, emporte-pièces, découpeuses, massicots, estampeuses... L'élargissement des travées obtenu par des portées plus importantes autorise également l'aménagement de passages couverts au rez-de-chaussée des bâtiments. Espaces de réception des marchandises, chacun des ateliers desservis disposent sur leurs pignons de quais et monte-charges.



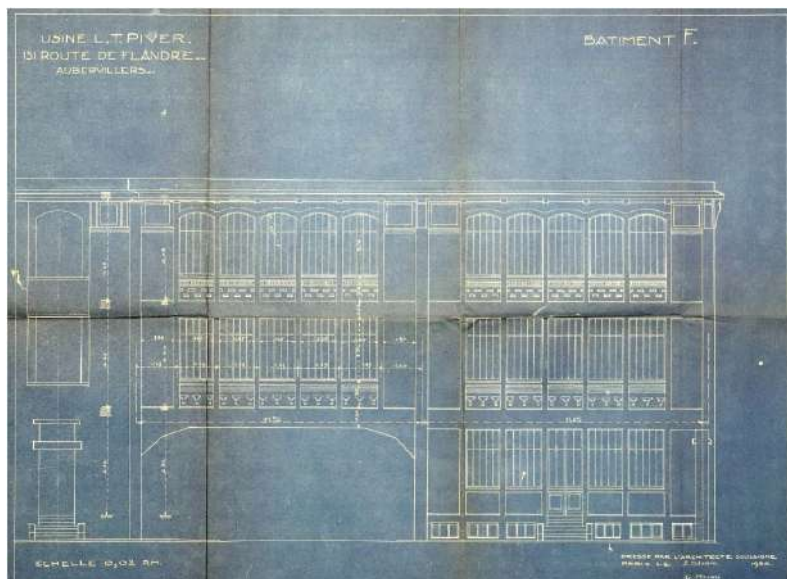
**Gauche** : Cartonnage, passage sous porche - **Droite** : Cartonnage, vue du rez-de-chaussée et de la passerelle double reliant le groupe d'ateliers nord au magasin central

Répondant aux exigences de l'activité, le béton armé est aussi exploité pour ses qualités plastiques. Au rez-de-chaussée ou aux étages, il est mis en œuvre pour former les trumeaux, linteaux et arcs segmentaires des baies, puis les modillons soutenant la corniche. Laissé visible en façade, et simplement peint en blanc, il participe du décor dont le dessin s'est amplement simplifié. Le remplissage de briques ocre tout comme les motifs de briques rouges restent encore présents, assurant l'harmonie de l'ensemble bâti.

Structurellement et esthétiquement approprié, le béton armé n'apparaît pourtant dans le chantier qu'à partir de 1921. Refus du parfumeur, coût de la mise en œuvre, disponibilité du constructeur – l'ingénieur Pierre Vié<sup>12</sup> - les raisons restent encore inconnues. L'une d'elle relèverait du choix de l'architecte, Georges Roussi, sensibilisé tardivement par son collaborateur, Jacques Bonnier, à la pratique du béton. Plus jeune de 36 ans et diplômé des

<sup>12</sup> Pierre Vié, ingénieur-constructeur, spécialiste du béton armé, avait ouvert son bureau d'étude au 106 rue de la Tour à Paris. Les informations restent lacunaires sur son parcours et ses autres réalisations.

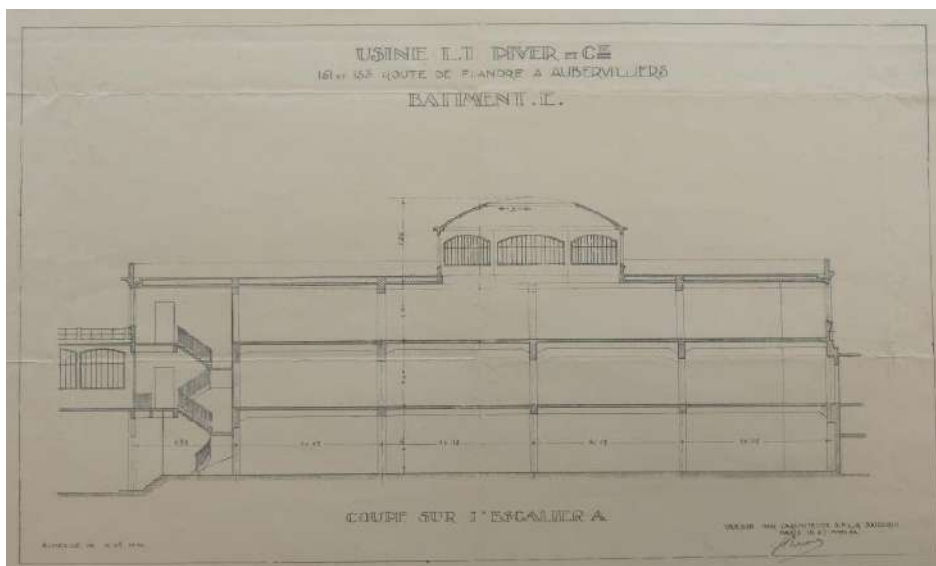
Beaux-arts depuis moins de dix ans au moment du chantier, Jacques Bonnier devait être davantage familiarisé que son aîné à l'utilisation du matériau.



**Gauche** : Plan de l'atelier de pommerie, 1926 - **Droite** : Pommerie, détail des décors de briques.  
© Archives communales d'Aubervilliers

### Troisième tranche, 1925-1928 : magasin et dépôt (11), savonnerie (12)

La troisième et ultime tranche de travaux devait achever le programme d'agrandissement et de modernisation de l'établissement L.T. Piver d'Aubervilliers. En 1925, au centre de l'usine, est d'abord construit un nouveau magasin à étages (11) à l'emplacement du premier élevé de plain-pied. Exploitant les propriétés du matériau pour créer de grandes surfaces de planchers libres, celui-ci est entièrement construit en béton armé.



Plan du magasin central, vue de l'ossature en béton et de la coupole, 1924. © Archives communales d'Aubervilliers

La circulation des produits s'organise verticalement, du haut vers le bas, en communiquant par un système de monte-charge. Le second étage regroupe le stockage des rubans, papiers de soie, bouchons et autres accessoires d'emballage, au premier le dépôt des marchandises confectionnées où s'effectue le groupage, puis au rez-de-chaussée les services d'emballage et d'expédition. Un large quai de chargement, pouvant recevoir simultanément 12 camions de quatre tonnes, longe le bâtiment sur sa façade est, face aux deux entrées de l'usine.



**Gauche** : Magasin central, éclairage des façades par des bandeaux de baies vitrées. Au rez-de-chaussée, les espaces de chargement. - **Droite** : vue de la coupole.

Pour apporter un éclairage suffisant sur chacun des niveaux de cet épais parallélépipède de 47 x 45 mètres de côté, les quatre façades sont percées de bandeaux vitrés reposant sur des allèges de béton. Au centre du toit terrasse, une coupole de six mètres de diamètre, recouverte de pavés de verres ronds, irradie d'une lumière naturelle le cœur du second étage. Ne pouvant exclusivement être motivée par des exigences fonctionnelles, la mise en œuvre de cet éclairage zénithal relève également d'un choix esthétique. Les coupoles en béton translucide se développent dans les années 1910 dans divers programmes d'équipements publics et privés (lycées, banques, gares...), puis se multiplient à partir du milieu des années 1920 et la vogue du style Art déco<sup>13</sup>. L.T. Piver, sensible aux arts décoratifs d'un côté, et Jacques Bonnier, architecte de la section étrangère de l'Exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925, de l'autre, traduisent assurément par cette coupole l'inscription de l'usine, et par là de l'entreprise, dans un mouvement culturel et créatif en plein essor. L'objet architectural devient en soi un support de promotion de la marque dans les catalogues et brochures de

<sup>13</sup> Sur le sujet, voir Yassine Kebir, « Le Béton translucide. La construction des espaces de convivialité dans les lycées du début du XX<sup>e</sup> siècle », *In Situ – Revue des patrimoines*, n°44, 2021

présentation de la maison L.T. Piver<sup>14</sup>. Si la coupole ne répond donc à aucune nécessité industrielle, le magasin qu'elle coiffe constitue en revanche un élément essentiel dans la rationalisation de la chaîne de production. Placé au centre de l'usine, tous les ateliers convergent vers ce bâtiment par un système de passerelles.

Une première en métal avait été montée en 1919 pour relier la nouvelle verrerie à l'atelier d'enflaconnage des essences. Les contenants étant ainsi raccordés aux contenus. Puis, au moment de la mise en service du magasin central, le bâtiment administratif y est rattaché au niveau de l'escalier principal par une passerelle en béton armé flanquée de baies cintrées. L'atelier d'emballage l'est à son tour, reliant une grande partie de l'aile nord au magasin, depuis l'atelier des poudres à celui des fards et dentifrices. Il s'agit ici d'une double passerelle superposée, construite en béton armé, hourdie de briques ocres et rouges en vue de maintenir la cohérence architecturale de l'ensemble. Une quatrième parcelle est enfin aménagée, raccordant le magasin à la nouvelle savonnerie édifiée en 1928 au sud de l'usine.



**Gauche** : Passerelle reliant le magasin central (droite) à la savonnerie (gauche). - **Droite** : passerelle raccordant le bâtiment administratif (gauche) au magasin central (droite).

Initialement intégrée à un programme de restructuration des terrains sud comprenant la première usine et les nouveaux terrains acquis, la savonnerie (12) est le seul bâtiment réalisé de ce vaste projet<sup>15</sup>. Il ne l'a été en outre que partiellement, puisque seule la moitié des surfaces de l'atelier a été développée. Le chantier nécessita toutefois la démolition des ateliers

<sup>14</sup> Parfumerie L.T. Piver, brochure de présentation de l'usine d'Aubervilliers, Imprimerie de Vaugirard, Paris, 1926. Cf. seconde de couverture du document.

<sup>15</sup> Un plan d'ensemble datant de juillet 1927 indique que le projet prévoyait, en plus de la savonnerie, la construction d'un atelier pour la conception des matières premières naturelles et de synthèse, ainsi qu'un vaste bâtiment sur rue pour les services sociaux. Archives communales d'Aubervilliers 5L25

de savonnerie, de pliage ainsi que tous les dépôts, remises et bureaux datant du Second empire et déjà amplement amputés par la construction du magasin central.

Plus que tout autre, le chantier de la savonnerie impose des contraintes industrielles auxquelles seul le béton armé pouvait répondre. Les huit cuves à saponification dans lesquelles sont préparées les mélanges de glycérine, soude caustique et huiles, présentent chacune un diamètre de 3 mètres et une hauteur de 3,50 mètres dont les trois-quarts sont enfouis. Les planchers du sous-sol et du rez-de-chaussée supportent une résistance aux charges de 3 000 kgs / m<sup>2</sup>. Tout comme le premier étage, où s'opèrent le broyage, le parfumage et le séchage de la matière. La résistance reste de 1 000 kgs / m<sup>2</sup> au deuxième étage où s'effectue la mise en forme des savons. Bien que les poteaux soient plus épais, leur trame a été resserrée pour soutenir ces planchers de près de 80 cm d'épaisseur. Le fonctionnalisme de la construction s'exprime également en façade. Pas de décors, ni d'appareillage spécifique, mais un simple remplissage de briques ocre entre les travées ou pour former les allèges de larges baies vitrées. Une même sobriété est appliquée sur les passerelles reliant la savonnerie au magasin. Plus modeste que les réalisations précédentes, le bâtiment de la savonnerie marque l'achèvement du projet de modernisation de l'usine.



**Haut/Gauche** : Atelier de savonnerie - **Haut/Droite** : Intérieur de l'atelier de savonnerie en cours d'installation, 1928 - **Bas** : Plan développé de la façade de la savonnerie, 1926. © CAPA / Archives d'architecture

En 1928, l'entreprise semble avoir atteint ses objectifs de croissance. Alors qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'établissement d'Aubervilliers n'employait que 300 salariés pour une production quotidienne de 12 000 savons, elle emploie désormais 1 500 personnes pour une production de 50 000 savons. La mécanisation des tâches engendre également une hausse de la production de poudres de riz s'élevant à 10 tonnes / jour, conditionnées à une fréquence de 30 sacs par minute. Un seul ouvrier réalise six millions de litres de lotions parfumées par an. Chaque heure, 2 400 litres sortent des ateliers d'enflaconnage. Une machine à étiqueter réalise en une journée autant que 14 ouvriers. Des chemins roulants, norias à mouvement continu, ascenseurs, toboggans, transporteurs à rouleaux, réseau ferré à palans, assurent la manutention et le déplacement des produits au sein des ateliers. En tout, ce sont 1 200 produits divers qui sortent des ateliers chaque minute.



Ouvrières de l'usine d'Aubervilliers, atelier des essences après sa modernisation, vers 1927.  
© *L'illustration*, 17 décembre 1927

Véritable usine-ville, le site est quadrillé d'un réseau de voies nommées selon la fonction des bâtiments qu'elles longent : rue des spiritueux, rue des poudres, rue couverte de la verrerie, rue des bureaux, rue de la savonnerie, rue de la distillerie.... Avec l'usine d'Aubervilliers, la maison L.T. Piver se trouve à son apogée industrielle, devant Guerlain ou Coty qui ne disposeront d'un outil similaire que dix à vingt ans plus tard. Illustration supplémentaire de cette notoriété, et de l'influence des dirigeants dans les milieux industriels, la visite de l'usine est intégrée au programme des participants au VII<sup>e</sup> Congrès de chimie industrielle qui s'est tenu à Paris en 1927.<sup>16</sup>

<sup>16</sup> Les participants visitent également les usines Kuhlmann à Saint-Denis et la centrale thermique de Gennevilliers. *L'illustration*, n°4424, 17 décembre 1927

## L'annexe du 161 avenue Jean-Jaurès – 1920-1930

Acquis dans les années 1910, le terrain de 4 900 m<sup>2</sup> situé au 161 avenue Jean-Jaurès est bâti à partir de 1920. Séparé de l'usine par une autre propriété, cet espace est dans un premier temps réservé à des fonctions annexes : écuries (13), dépôts (14), garages (15), atelier de menuiserie (16)... Les travaux se tiennent parallèlement au chantier d'extension entrepris sur le site principal et en reprennent les grands principes constructifs. Sur la rue de la Motte, le bâtiment de la menuiserie d'entretien (16) est élevé en maçonnerie de briques ocres et rouges, associées pour constituer l'appareil ornemental : bandeaux, frises, linteaux décoratifs... Les pignons constitués de pierres meulières sont aveugles, les percements étant regroupés côté cour.

Sur l'avenue, le dépôt de matière première (14) a été construit en deux phases pour constituer une vaste halle de plus de 900 m<sup>2</sup>. Dans le cadre du programme de restructuration de l'usine au milieu des années 1920, celle-ci reçoit le stockage des matières premières pour le cartonnage et les corps gras utilisés dans la fabrication des savons et pommades. Plus rudimentaires, les garages et services d'entretien situés dans son prolongement n'avaient d'autres fonctions que d'abriter les automobiles. Ils ont été en grande partie détruits et remplacés par une nouvelle halle lors de la cession des terrains.



Bâtiment de la menuiserie d'entretien depuis la rue de la Motte.

## De l'acmé à la restructuration – 1930-1973

Le krach boursier de 1929 touche l'économie française avec un léger décalage. Ses répercussions affectent l'ensemble de l'industrie, particulièrement les secteurs dépendants des marchés extérieurs comme la parfumerie de Paris. Si L.T. Piver avait précocement ouvert des filiales à l'étranger<sup>17</sup>, le protectionnisme de certains états, ajouté à la hausse des coûts de

<sup>17</sup>

Des succursales et unités de production ont été créées en Belgique, Hongrie, Brésil, Canada, USA ...

production, fragilisent l'entreprise dont les produits sont distribués dans 160 pays<sup>18</sup>. Dans ce contexte, la stratégie de massification de la production et de rationalisation de l'activité engagée dix ans plus tôt trouve ses limites. En 1935, les effectifs de l'usine d'Aubervilliers ne sont plus que de 600 salariés, encore essentiellement des femmes. Rouché – Nocard – Godillot, le triumvirat à la tête de la Maison, diversifient les activités de la société qui se lance dans la fabrication de savons en paillettes et de lessive.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, L.T. Piver éprouve des difficultés à s'adapter aux évolutions du marché. Le secteur est dominé par les parfums de couturier et la cosmétique entre dans une nouvelle ère avec des sociétés comme L'Oréal. Thierry Godillot, fils du précédent dirigeant, tente de relancer la maison, mais les créations déjà moins nombreuses ne rencontrent pas de succès commercial.

L'usine d'Aubervilliers, dont l'effectif est réduit à 450 personnes au début des années 1950, fait l'objet de plusieurs projets de restructuration. En 1955, l'entreprise envisage de libérer les terrains situés au 161 avenue Jean-Jaurès, et de transférer les activités sur l'emprise voisine de l'usine, jamais bâtie, au 143 de l'avenue. Malgré les accords trouvés avec les services préfectoraux et municipaux, le projet aboutit à la seule cession, sans relocalisation. Le nouveau propriétaire de l'annexe y construit des hangars encore en place aujourd'hui. En 1964, l'emprise et les ateliers de la rue de La Motte sont laissés à la société Hélène Curtis, entreprise américaine de cosmétique. D'autres branches de l'activité sont vendues à Rhône-Poulenc, L.T. Piver ne conservant que les parfums.

Dorénavant trop vaste, l'usine d'Aubervilliers est cédée en 1974 à la SARL Jaurès-La Motte. Les activités et une partie des salariés sont transférées à Chartres, rejoignant d'autres parfumeurs au cœur d'un pôle industriel rebaptisé depuis « Cosmetic Valley ».



Article dénonçant la fermeture de l'usine L.T. Piver d'Aubervilliers, paru dans le *Journal d'Aubervilliers*, le 18 octobre 1973. © Archives communales d'Aubervilliers

<sup>18</sup> En 1927, L.T. Piver exporte 360 000 kgs de marchandises en un mois, soit autant que tout le secteur de la parfumerie pour l'année 1900.

## Reconversions – 1974-2022

Réaffectée en « cité d'activités » par le nouveau propriétaire, l'ancienne usine L.T. Piver est entièrement remaniée pour accueillir une trentaine d'entreprises. Après avoir purgé les anciens ateliers de leurs installations, effectué la réfection des voies et remplacé certaines menuiseries, la SARL Jaurès-La Motte divise les surfaces en lots de 200 à 2000 m<sup>2</sup>. En dehors d'un fabricant de fauteuils et rideaux, les occupants pratiquent essentiellement des activités artisanales, administratives ou de stockage non déclarables au titre des établissements classés<sup>19</sup>.

Après plusieurs transferts de propriété, l'ensemble intègre à partir de 2003 les actifs de la Société de la Tour Eiffel, foncière spécialisée dans l'immobilier tertiaire, et actuel propriétaire. Diverses campagnes de travaux sont lancées : réfection de façade, rehaussement de clôture, pose de menuiserie aluminium, installation de groupes électrogènes et climatiseurs. Les sociétés Atos Origin Infogérance et SFR, deux entreprises de services numériques, occupent l'essentiel de l'ensemble jusqu'en 2019. À cette date, la Société de la Tour Eiffel envisage d'engager un important projet de réhabilitation du site en intégrant un programme mixte dans une partie du bâti existant. Confié à l'agence d'architecture PCA-Stream, le projet n'aboutira pas.

En attendant la définition d'un nouveau programme, le propriétaire a confié l'occupation transitoire du site à POUISH. Lieu de création et d'exposition, POUISH accueille depuis 2022 près de 260 artistes, couvrant tous les champs de la création artistique (arts plastiques, audiovisuels, photographie, peinture, danse ...). Le projet de reconversion de l'ancienne parfumerie devrait être engagé en 2025, en adaptant les bâtiments aux nouveaux usages.



Salle d'exposition de POUISH  
aménagée sous la coupole de  
l'ancien magasin central.  
© Romain Darnaud, 2022

<sup>19</sup> IAURIF, *La réhabilitation des locaux industriels en Île-de-France*, « Ancienne usine Piver », pp. 35-38, 1979.



**POUSH est un lieu d'artistes pour la création et l'exposition.**

Créé en 2020 par Hervé Digne et Laure Confavreux-Colliex, Poush accueille et accompagne depuis 2022 plus de 260 artistes dans l'ancienne usine de parfumerie L.T. Piver (Grand Paris, France). Ils bénéficient d'ateliers de travail ainsi que d'un programme d'accompagnement artistique, de production et d'un soutien administratif et de communication. Sous la direction d'Yvannoé Kruger, Poush anime une programmation artistique singulière.

Encourageant le croisement des pratiques artistiques entre résidents, Poush s'ouvre à de nouvelles pratiques artistiques, au-delà des arts visuels, en accueillant le Studio K dédié à la danse et la performance, un espace dédié à l'art sonore, le bureau des penseur.euse.s qui accueille huit curateurs, critiques d'art et journalistes, Radio Poush, ou encore la Bodega, lieu de vie festif, de restauration, d'échanges, de débats et d'expositions.

Pour exprimer sa mission d'intérêt général, Poush est porté par l'association ADLCA (Association pour le Développement des Lieux de Création Artistique) qui vise au développement et à la promotion de lieux de création pluridisciplinaires pour les artistes, les acteurs de l'art et les publics, au coeur des territoires, dans une perspective internationale.

*Atelier d'artistes, Poush Aubervilliers.*

*© Romain Darnaud*

## **SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE**

# SOURCES

## ARCHIVES NATIONALES

Notaires et études notariales :

Sous série MC/ET/XXX/668, 751, 789, 846, 981, 1084, 1148, 1271  
MC/ET/XCIX//805  
MC/ET/XLIII/673  
MC/ET/XXXVIII/892  
MC/ET/CII/848

## ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE SEINE-SAINT-DENIS

Voirie :

DO7-8. DO9-1.

Cadastre :

D4P42, 4 & 5.

Affaires militaires :

DR6-12.

Classement Pérotin :

601-77-1-472, dossier 1772.

Cadastres :

2047W 3 : 1802-1812 ; 2047W 45 : 1943 ; 2048W 3.

Installations classées :

1322W 102 & 299 ; 2724W 1 ; 1612W 173.

Cartes postales :

2Fi 15 à 2 ; 2Fi 79.

## ARCHIVES MUNICIPALES D'AUBERVILLIERS

Installations classées :

5I 25 ; 5I 48.

Permis de construire :

2T 153 : 1955 ; 2T 428 : 1907 ; 2T 334 : 1975-1976 ; 2T 806 : 1920 ; 2T 1629 : 1925 ;  
2T 1803 : 1926 ; 2T 2041 : 1927.

Permis de construire :

520W 52 ; 612W 22 ; 780W 16 ; 871W 24 ; 889W 23 ; 935W 257, 258, 259 & 260 ;  
938W 153 ; 945W 104 ; 962W 149 & 150 ; 990W 147 ; 1014W 192 ; 1054W 133 ; 1085W 188  
& 189.

Cartes postales :

4Fi 223 à 230 ; 4Fi 276 ; 4Fi 646 ; 4Fi 657 à 659 ; 4Fi 796 et 797.

Plans cadastraux :  
11Z 66 ; 11Z 68 & 69 ; 11Z 220.

## **INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHITECTURE / CENTRE D'ARCHIVES D'ARCHITECTURE DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE**

037 lfa : Fonds Georges Roussi. Usine de parfums Piver, Aubervilliers (1899-1932).

### **ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ L.T. PIVER**

Fonds documentaire sur l'histoire de la société, non côté, non daté.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Histoire et patrimoine de la parfumerie**

BENALLOUL Gabriel, BUFFA Géraud, *Grasse : l'usine à parfums*, Lieux Dits, Paris, 2015.

BRIOT Eugénie, *La fabrique des parfums. Naissance d'une industrie de luxe*, Vendemaire, Paris, 2015.

BRIOT Eugénie, *Pour une histoire de la parfumerie*, Université de Marne-la-Vallée, octobre 2007.

BRIOT Eugénie, *La chimie des élégances, la parfumerie parisienne au XIXe siècle : naissance d'une industrie du luxe*, Thèse de doctorat en Histoire des techniques, sous la direction d'André Guillerme et Laurence Lestel, Paris, CNAM, 2008.

BRIOT Eugénie, « "Le parfumeur millionnaire", notable et industriel parisien du XIXe siècle », *Revue d'Histoire du XIXe siècle*, 34, 2007, p. 129- 143.

COCOUAL Mathilde, *Aux sources des parfums : industrialisation et approvisionnement de la parfumerie grasse (milieu XIXe – milieu XXe siècle)*, Thèse de doctorat en Histoire et civilisations des mondes moderne et contemporain, sous dir° de Xavier Huetz de Lemps, Université Côte d'Azur, 2017.

DAVID Eugène, « Une grande industrie française, la parfumerie Les maisons exposants au 1<sup>er</sup> salon de la parfumerie – juin 1927 », *Supplément à la Revue des marques de la parfumerie et de la savonnerie*, 5<sup>e</sup> année, n°6, juin 1927.

DI MEO Guy, « L'industrie française de la parfumerie », *Annales de Géographie*, T.82, n°452, 1973, pp.454-476.

FEYDEAU (de) Elisabeth, *De l'hygiène au rêve : l'industrie française du parfum (1830-1939)*, Thèse de doctorat d'histoire sous la direction de François Caron, Université Paris IV, 1997.

LHEUREUX Rosine, *Une histoire des parfumeurs : France 1850 – 1910*, Champ Vallon, Paris, 2016.

LHEUREUX Rosine, « Les Parfumeurs à Paris entre 1860 et 1910 », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, Paris, 1992-1994 (1997), p. 117-154.

PIVER Lucien Toussaint, Rapporteur. *Classe 90 – Parfumerie. Rapport du jury international de l'exposition universelle de 1900. Groupe XIV – Industrie chimique*, Paris, Imprimerie nationale, 1902.

ZELLAL Coline, *A l'ombre des usines en fleurs : genre et travail dans la parfumerie grasse – 1900-1950*, Presse universitaire de Provence, 2013.

### **Histoire de L.T. Piver**

ANDRE Jacqueline, *La famille Piver, ses origines*, Circa, 1974.

« Autour du congrès de chimie industrielle. Nos grands établissements modèles », *L'Illustration*, 17 décembre 1927, p. XXVI-XXVII.

BERNARD (de) Léo , « Grandes industries de France. La maison L.T. Piver de Paris », *Le Monde illustré*, n°658, 20 novembre 1869, p. 333 & 335.

BONNEFF Léon, *Aubervilliers, Le Vent du ch'min*, Saint-Denis, réédition 1982.

CUISINER L., « Poudre de riz, parfums Piver, une des usines les plus insalubres », *L'Humanité*, Paris, 30 août 1935.

DARCEL Alfred, « À travers l'exposition de Londres. La parfumerie », *L'Illustration*, n°1014, 2 août 1862, p. 77-78.

*Etude historique et patrimoniale. Ensemble immobilier Jean-Jaurès / La Motte, anciens établissements Piver, 143-153 avenue Jean-Jaurès & 20-36, rue de la Motte*, Recherches et Etudes Appliquées, Rapport, 3 tomes, février 2020.

« Figaro à l'Exposition. La Maison L.-T. Piver », *Le Figaro*, Paris, 11 novembre 1878.

HERMAN A., « Grandes industries française. Parfumerie : La Maison L.T. Piver », *Le Monde illustré*, n°340, 17 octobre 1863, p. 251-252.

« La Parfumerie Moderne », *Le Panthéon de l'Industrie*, Paris, 13 janvier 1878.

« L. T. Piver, boulevard de Strasbourg, 10 Paris », *Catalogue général descriptif de l'exposition : section française / Exposition universelle de Paris 1878*, Paris, 1878, Groupe III, classe 28. Parfumerie, p. 3.

*Parfumerie L.T. Piver*, Imprimerie Vaugirard, Paris, 1926.

RALITE Sophie, « Les bonnes odeurs de Piver », *Aubervilliers mensuel*, n°20, septembre 1988.

THOMAS Jean-Louis, « Parfumerie L.T. Piver », *Bulletin de la Société d'Histoire et de la Vie d'Aubervilliers*, n°96, juin 2020, pp.18-22.

TURGAN Julien, « Parfumerie L.T. Piver », *Les grandes usines, études industrielles en France et à l'étranger*, Paris, Michel Lévy frères, tome 4, 1865, p.130.

« Terrible explosion à Aubervilliers », *Le Radical*, Paris, 13 avril 1902.

THEISZ A., « Le mouvement social. La grève des ouvrières parfumeuses », *L'Intransigeant*, 18 octobre 1880.

« Variétés. Les Parfums », *Feuille de Provins*, 23.

VAUVERT Maxime, « Grandes industries française. Parfumerie. Les établissements L.T. Piver », *Le Monde illustré*, n°528, 25 mai 1867, p. 325.

« Le VII<sup>e</sup> congrès de chimie industrielle – Visite des établissements L. T. Piver », *Le Temps*, Paris, 24 octobre 1927.

## ICONOGRAPHIE

Les crédits des images apparaissent dans les légendes.

Sauf mention contraire, toutes les photographies contemporaines du site ont été réalisées en 2023, par le Service du patrimoine culturel, Département de la Seine-Saint-Denis.

# REMERCIEMENTS

Le Service du patrimoine culturel de la Seine-Saint-Denis remercie l'ensemble des partenaires ayant rendu possible et contribué à la réalisation de ce cinquième opus des **Cahiers du patrimoine** :

l'équipe POUISH pour son accueil et sa disponibilité,  
la Société de la Tour Eiffel, propriétaire, pour avoir accordé l'accès au site,  
la Société L.T. Piver, pour son soutien et la transmission de ses archives,  
la Société Givaudan, pour son accompagnement et son soutien,  
les archives départementales de la Seine-Saint-Denis,  
les archives communales d'Aubervilliers,  
le studio de création C'est Magique,  
Nez, le mouvement culturel olfactif.

Eugénie Briot, Géraud Buffa, Christine Camio, Nelly Chénélat, Lolita Convert, Maxime Courban, David Desbans, Jeanne Doré, Yvannoé Kruger, Auxane Lachapelle, Anna-Livia Marchaison, Inès Massonie, Jessica Mignot, Sophie Normand, Philaé Rollet-Bouclet, Yann Vasnier, Frédéric Walter.



Éventail promotionnel de la parfumerie L.T. Piver réalisé à l'occasion des Jeux olympiques de 1924.  
Dessinateur, René Préjelan. © Palais Galliera, musée de la Mode de la Ville de Paris

La collection des **Cahiers du patrimoine** a vocation à rendre accessibles à toutes et tous des études approfondies initiées par le Service du patrimoine culturel du Département de la Seine-Saint-Denis.

**Alice Camus-Mignen** est historienne, spécialiste de la parfumerie. Elle a soutenu une thèse de doctorat à Sorbonne Université sur les parfumeurs et la cour de France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Elle a travaillé en tant qu'attachée de recherche auprès du parfumeur Francis Kurkdjian et de la Maison Guerlain, et fait partie du conseil scientifique de l'Osmothèque - conservatoire international des parfums. Conseillère historique, Alice Camus-Mignen coordonne des projets de publication et d'exposition autour de son thème de prédilection, auprès d'entreprises et structures publiques.

**Antoine Furio** est chargé d'inventaire du patrimoine culturel au Département de la Seine-Saint-Denis. Spécialiste du patrimoine industriel, il réalise des études historiques et diagnostics patrimoniaux sur des villes et des quartiers du département ainsi que sur des sites industriels du territoire. Il a conduit et collaboré à divers ouvrages sur l'histoire industrielle et la Seine-Saint-Denis, et intervient auprès des professionnels et acteurs du territoire ainsi que du grand public.

#### **Département de la Seine-Saint-Denis**

Direction de la Culture, du Patrimoine, du Sport et des Loisirs

Service du patrimoine culturel – 93006 Bobigny Cedex

01 43 93 82 61

[patrimoineculturel@seinesaintdenis.fr](mailto:patrimoineculturel@seinesaintdenis.fr)

Retrouvez toutes les informations sur le patrimoine de la Seine-Saint-Denis sur l'Atlas de l'architecture et du patrimoine : <https://patrimoine.seinesaintdenis.fr/>



Photographie de couverture :

Sortie du personnel de l'usine L.T. Piver d'Aubervilliers, vers 1910.

© Archives communales d'Aubervilliers, 4Fi0223